

Le Vénérable Mgr Stefano Ferrando

Mgr Stefano Ferrando a été un exemple extraordinaire de dévouement missionnaire et de service épiscopal, alliant le charisme salésien à une profonde vocation au service des plus pauvres. Né en 1895 dans le Piémont, il entra jeune dans la Congrégation salésienne et, après avoir servi militairement pendant la Première Guerre mondiale, ce qui lui valut la médaille d'argent de la valeur, il se consacra à l'apostolat en Inde. Évêque de Krishnagar puis de Shillong pendant plus de trente ans, il marcha inlassablement parmi les populations, promouvant l'évangélisation avec humilité et un profond amour pastoral. Il fonda des institutions, soutint les catéchistes laïcs et incarna dans sa vie la devise « Apôtre du Christ ». Sa vie fut un exemple de foi, d'abandon à Dieu et de don total, laissant un héritage spirituel qui continue d'inspirer la mission salésienne dans le monde.

Le Vénérable Mgr Stefano Ferrando a su conjuguer sa vocation salésienne avec son charisme missionnaire et son ministère épiscopal. Né le 28 septembre 1895 à Rossiglione (Gênes, diocèse d'Acqui) d'Agostino et de Giuseppina Salvi, il se distingue par un ardent amour de Dieu et une tendre dévotion à la Vierge Marie. En 1904, il entre dans les écoles salésiennes, d'abord à Fossano puis à Turin-Valdocco, où il connaît les successeurs de Don Bosco et la première génération de salésiens, et entreprend ses études sacerdotales. Entre-temps, il nourrit le désir de partir comme missionnaire. Le 13 septembre 1912, il fait sa première profession religieuse dans la Congrégation salésienne à Foglizzo. Appelé sous les drapeaux en 1915, il participe à la Première Guerre mondiale et recevra la médaille d'argent pour son courage. De retour chez lui en 1918, il prononce ses vœux perpétuels le 26 décembre 1920.

Il est ordonné prêtre à Borgo San Martino (Alessandria) le 18 mars 1923. Le 2 décembre de la même année, avec neuf compagnons, il s'embarque à Venise comme missionnaire en Inde. Le 18 décembre, après 16 jours de voyage, le groupe arrive à Bombay et le 23 décembre à Shillong, lieu de son nouvel apostolat. Nommé maître des novices, il forme les jeunes salésiens à l'amour de Jésus et de Marie et fait preuve d'un grand esprit apostolique.

Le 9 août 1934, le pape Pie XI le nomme évêque de Krishnagar. Il prend comme devise : « Apôtre du Christ ». En 1935, le 26 novembre, il est transféré à Shillong, où il restera évêque pendant 34 ans. Tout en travaillant dans un contexte difficile sur le plan culturel, religieux et social, Mgr Ferrando s'efforce d'être proche des personnes qui lui étaient confiées, travaillant avec zèle dans le vaste diocèse qui englobait toute la région du nord-est de l'Inde. Il préférerait se déplacer à pied plutôt qu'en voiture, ce qui lui permettait de rencontrer les gens, de s'arrêter pour leur parler, de s'impliquer dans leur vie. Ce contact direct avec la vie des gens a été l'une des principales raisons de la fécondité de son annonce évangélique. Son humilité, sa simplicité et son amour des pauvres ont conduit beaucoup de personnes à se convertir et à demander le baptême. Il créa un séminaire pour la formation des jeunes salésiens indiens, construisit un hôpital, érigea un sanctuaire dédié à Marie Auxiliatrice et fonda la première congrégation de sœurs autochtones : la Congrégation des Sœurs Missionnaires de Marie Auxiliatrice (1942).

Homme de caractère, il ne s'est pas découragé face aux innombrables difficultés qu'il a affrontées avec le sourire et avec douceur. La persévérance face aux obstacles était l'une de ses principales caractéristiques. Il cherchait à unir le message de l'Évangile à la culture locale dans laquelle il devait s'insérer. Intrépide dans ses visites pastorales, il se rendait dans les endroits les plus reculés du diocèse, afin de récupérer la dernière brebis perdue. Il travailla avec une

grande sensibilité à la promotion des catéchistes laïcs, qu'il considérait comme complémentaires de la mission de l'évêque et dont dépendaient en grande partie la fécondité de l'annonce de l'Évangile et sa pénétration sur le territoire. Il accordait également une grande attention à la pastorale familiale. Malgré ses nombreux engagements, le Vénérable était un homme à la vie intérieure riche, nourrie par la prière et le recueillement. En tant que pasteur, il était apprécié par les sœurs de sa congrégation, les prêtres, les confrères salésiens et ses confrères dans l'épiscopat, ainsi que par les gens, qui le sentaient profondément proche d'eux. Il s'est donné à son troupeau avec créativité, s'occupant des pauvres, défendant les intouchables, soignant les malades du choléra.

Les pierres angulaires de sa spiritualité étaient son lien filial avec la Vierge Marie, son zèle missionnaire, sa référence permanente à Don Bosco, comme il ressort de ses écrits et de toute son activité missionnaire. Le moment le plus lumineux et le plus héroïque de sa vie vertueuse fut son départ du diocèse de Shillong. En effet, Mgr Ferrando dut présenter sa démission au Saint-Père, alors qu'il était encore dans la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles, pour permettre la nomination de son successeur, qui devait être choisi, selon les instructions supérieures, parmi les prêtres indigènes qu'il avait formés. Ce fut un moment particulièrement douloureux, vécu par le grand évêque avec humilité et en esprit d'obéissance. Il comprit qu'il était temps de se retirer dans la prière, selon la volonté du Seigneur.

De retour à Gênes en 1969, il poursuivit son activité pastorale, en présidant les cérémonies de confirmation et en se consacrant au sacrement de pénitence.

Il resta fidèle à la vie religieuse salésienne jusqu'au bout, décidant de vivre en communauté et renonçant aux privilèges que sa position d'évêque aurait pu lui réserver. Il continua en Italie à être « a missionary ». Non pas « a missionary who moves, but [...] a missionary who is » : non pas un missionnaire qui se déplace, mais un missionnaire qui est. Sa vie, en cette

dernière saison, est devenue « rayonnante ». Il devient un « missionnaire de la prière » qui dit : « Je suis heureux d'être parti pour que d'autres puissent prendre la relève et faire des œuvres merveilleuses ».

Depuis Gênes Quarto, il continua à animer la mission de l'Assam, en sensibilisant et en envoyant des aides financières. Il vécut cette heure de purification dans un esprit de foi, d'abandon à la volonté de Dieu et d'obéissance, selon l'expression évangélique : « nous sommes des serviteurs inutiles », et confirmant par sa vie le *caetera tolle*, l'aspect oblatif et sacrificiel de la vocation salésienne. Il mourut le 20 juin 1978 et fut enterré à Rossiglione, sa terre natale. En 1987, sa dépouille mortelle fut ramenée en Inde.

Dans la docilité à l'Esprit, il a mené une action pastorale féconde, qui s'est manifestée dans un grand amour pour les pauvres, dans l'humilité d'esprit et la charité fraternelle, dans la joie et l'optimisme de l'esprit salésien.

Avec les nombreux missionnaires qui ont partagé avec lui l'aventure de l'Esprit en terre indienne, parmi lesquels les Serviteurs de Dieu Francesco Convertini, Costantino Vendrame et Oreste Marengo, Mgr Ferrando a inauguré une nouvelle méthode missionnaire, celle d'être un missionnaire itinérant. Un tel exemple est un avertissement providentiel, surtout pour les congrégations religieuses tentées par un processus d'institutionnalisation et de fermeture. Il s'agit de ne pas perdre la passion d'aller à la rencontre des personnes et des situations de grande pauvreté et de dénuement matériel et spirituel, là où personne ne veut aller, et en faisant confiance. « Je regarde l'avenir avec confiance, en me confiant à Marie Auxiliatrice... Je me confierai à Marie Auxiliatrice qui m'a sauvé d'innombrables dangers ».

Sainte Monique, mère de Saint Augustin, témoin d'espérance

Une femme à la foi inébranlable, aux larmes fécondes, exaucée par Dieu après dix-sept longues années. Un modèle de chrétienne, d'épouse et de mère pour toute l'Église. Une femme témoin d'espérance qui s'est transformée en puissance d'intercession au Ciel. Don Bosco lui-même recommandait aux mères, affligées par la vie peu chrétienne de leurs enfants, de se confier à elle dans leurs prières.

Dans la grande galerie des saints et des saintes qui ont marqué l'histoire de l'Église, Sainte Monique (331-387) occupe une place singulière. Non pas pour des miracles spectaculaires, ni pour la fondation de communautés religieuses, ni pour des entreprises sociales ou politiques de grande envergure. Monique est avant tout citée et vénérée comme mère, la mère d'Augustin, ce jeune inquiet qui, grâce à ses prières, à ses larmes et à son témoignage de foi, devint l'un des plus grands Pères de l'Église et Docteurs de la foi catholique.

Mais limiter sa figure à son rôle maternel serait injuste et réducteur. Monique est une femme qui a su vivre sa vie ordinaire – comme épouse, mère, croyante – de manière extraordinaire, en transfigurant le quotidien avec la force de la foi. Elle est un exemple de persévérance dans la prière, de patience dans le mariage, d'espérance inébranlable face aux égarements de son fils.

Les informations sur sa vie nous proviennent presque exclusivement des *Confessions* d'Augustin, un texte qui n'est pas une chronique, mais une lecture théologique et spirituelle de l'existence. Pourtant, dans ces pages, Augustin dresse un portrait inoubliable de sa mère : non seulement une femme bonne et pieuse, mais un authentique modèle de foi chrétienne, une « mère des larmes » qui deviennent source de grâce.

Les origines à Thagaste

Monique naquit en 331 à Thagaste, ville de Numidie, [Souk Ahras](#) dans l'actuelle Algérie. C'était un centre animé, marqué par la présence romaine et une communauté chrétienne déjà bien enracinée. Elle venait d'une famille chrétienne aisée, où la foi faisait déjà partie de l'horizon culturel et spirituel.

Sa formation fut marquée par l'influence d'une nourrice austère, qui l'éduqua à la sobriété et à la tempérance. Saint Augustin écrira d'elle : *« Je ne parlerai pas de ses dons, mais de tes dons à elle, qui ne s'était pas faite seule, ni éduquée seule. Tu l'as créée sans même que son père et sa mère ne sachent quelle fille ils auraient ; et la verge de ton Christ, c'est-à-dire la discipline de ton Fils unique, l'instruisit dans ta crainte, dans une maison de croyants, membre sain de ton Église »* (Confessions IX, 8, 17).

Dans les *Confessions*, Augustin raconte aussi un épisode significatif. La jeune Monique avait pris l'habitude de boire de petites gorgées de vin de la cave, jusqu'à ce qu'une servante la réprimande en l'appelant « ivrogne ». Ce reproche lui suffit pour qu'elle se corrige définitivement. Cette anecdote, apparemment mineure, montre son honnêteté à reconnaître ses propres péchés, à se laisser corriger et à grandir en vertu.

À l'âge de 23 ans, Monique fut donnée en mariage à Patrice, un fonctionnaire municipal païen, connu pour son caractère colérique et son infidélité conjugale. La vie matrimoniale ne fut pas facile. La cohabitation avec un homme impulsif et éloigné de la foi chrétienne mit sa patience à rude épreuve.

Pourtant, Monique ne tomba jamais dans le découragement. Par son attitude faite de douceur et de respect, elle sut conquérir progressivement le cœur de son mari. Elle ne répondait pas avec dureté à ses accès de colère, n'alimentait pas de conflits inutiles. Avec le temps, sa constance porta ses fruits : Patrice se convertit et reçut le baptême peu avant de mourir.

Le témoignage de Monique montre que la sainteté ne s'exprime pas nécessairement par des gestes éclatants, mais par la fidélité quotidienne, par l'amour qui sait transformer lentement les situations difficiles. En ce sens, elle est un modèle pour tant d'épouses et de mères qui vivent des mariages marqués par des tensions ou des différences de foi.

Monique mère

De son mariage naquirent trois enfants : Augustin, Navigius et une fille dont nous ne connaissons pas le nom. Monique leur prodigua tout son amour, mais surtout sa foi. Navigius et sa sœur suivirent un chemin chrétien exemplaire : Navigius devint prêtre ; sa sœur embrassa la voie de la virginité consacrée. Augustin, en revanche, devint rapidement le centre de ses préoccupations et de ses larmes.

Dès son enfance, Augustin montrait une intelligence extraordinaire. Monique l'envoya étudier la rhétorique à [Carthage](#), désireuse de lui assurer un avenir brillant. Mais avec les progrès intellectuels vinrent aussi les tentations : la sensualité, la mondanité, les mauvaises compagnies. Augustin embrassa la doctrine manichéenne, convaincu d'y trouver des réponses rationnelles au problème du mal. De plus, il commença à vivre en concubinage avec une femme dont il eut un fils, Adéodat. Les égarements de son fils incitèrent Monique à lui refuser l'accueil dans sa propre maison. Mais elle ne cessa pas pour autant de prier pour lui et d'offrir des sacrifices : *« Le cœur saignant de ma mère t'offrait pour moi nuit et jour le sacrifice de ses larmes »* (Confessions V, 7,13) et *« elle versait plus de larmes que n'en versent jamais les mères à la mort physique de leurs enfants »* (Confessions III, 11,19).

Pour Monique, ce fut une blessure profonde : son fils, qu'elle avait consacré au Christ dans son sein, était en train de se perdre. La douleur était indicible, mais elle ne cessa jamais d'espérer. Augustin lui-même écrira : *« Le cœur de ma mère, frappé d'une telle blessure, n'aurait plus jamais guéri : car je ne saurais exprimer adéquatement ses sentiments envers moi »*

et combien son travail pour m'enfanter dans l'esprit était plus grand que celui avec lequel elle m'avait enfanté dans la chair » (Confessions V, 9,16).

La question qui se pose spontanément est la suivante : pourquoi Monique n'a-t-elle pas fait baptiser Augustin immédiatement après sa naissance ?

En réalité, bien que le baptême des enfants fût déjà connu et pratiqué, ce n'était pas encore une pratique universelle. Beaucoup de parents préféraient le reporter à l'âge adulte, le considérant comme un « *lavacrum* définitif » : ils craignaient que, si le baptisé péchait gravement, son salut serait compromis. De plus, Patrice, encore païen, n'avait aucun intérêt à éduquer son fils dans la foi chrétienne.

Aujourd'hui, nous voyons clairement que ce fut un choix malheureux, car le baptême non seulement nous rend enfants de Dieu, mais nous donne la grâce de vaincre les tentations et le péché.

Une chose est cependant certaine : s'il avait été baptisé enfant, Monique se serait épargné, à elle et à son fils, beaucoup de souffrances.

L'image la plus forte de Monique est celle d'une mère qui prie et pleure. Les *Confessions* la décrivent comme une femme infatigable dans son intercession auprès de Dieu pour son fils.

Un jour, un évêque de Thagaste – ou, selon certains, Ambroise lui-même – la rassura avec des paroles restées célèbres : « *Va, il ne peut pas se perdre, le fils de tant de larmes* ». Cette phrase devint l'étoile polaire de Monique, la confirmation que sa douleur maternelle n'était pas vaine, mais faisait partie d'un mystérieux dessein de grâce.

Ténacité d'une mère

La vie de Monique fut aussi un pèlerinage dans les pas d'Augustin. Lorsque son fils décida de partir en secret pour Rome, Monique n'épargna aucun effort ; elle ne considéra pas la cause comme perdue, mais le suivit et le chercha jusqu'à ce

qu'elle le trouve. Elle le rejoignit à Milan, où Augustin avait obtenu une chaire de rhétorique. Là, elle trouva un guide spirituel en saint Ambroise, évêque de la ville. Une profonde harmonie naquit entre Monique et Ambroise : elle reconnaissait en lui le pasteur capable de guider son fils, tandis qu'Ambroise admirait sa foi inébranlable.

À Milan, la prédication d'Ambroise ouvrit de nouvelles perspectives à Augustin. Il abandonna progressivement le manichéisme et commença à regarder le christianisme avec des yeux neufs. Monique accompagna silencieusement ce processus : elle ne forçait pas les choses, n'exigeait pas de conversions immédiates, mais priait, apportait son soutien et restait à ses côtés jusqu'à sa conversion.

La conversion d'Augustin

Dieu semblait ne pas l'écouter, mais Monique ne cessa jamais de prier et d'offrir des sacrifices pour son fils. Après dix-sept ans, enfin, ses supplications furent exaucées – et comment ! Augustin non seulement devint chrétien, mais il devint prêtre, évêque, docteur et père de l'Église.

Lui-même le reconnaît : « *Toi, cependant, dans la profondeur de tes desseins, tu exauças le point vital de son désir, sans te soucier de l'objet momentané de sa demande, mais en veillant à faire de moi ce qu'elle te demandait toujours de faire* » (Confessions V, 8,15).

Le moment décisif arriva en 386. Tourmenté intérieurement, Augustin luttait contre les passions et les résistances de sa volonté. Dans le célèbre épisode du jardin de Milan, en entendant la voix d'un enfant qui disait « *Tolle, lege* » (Prends, lis), il ouvrit l'Épître aux Romains et lut les paroles qui changèrent sa vie : « *Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne suivez pas la chair dans ses désirs* » (Rm 13,14).

Ce fut le début de sa conversion. Avec son fils Adéodat et quelques amis, il se retira à Cassiciacum pour se préparer au baptême. Monique était avec eux, participant à la joie de voir

enfin exaucées les prières de tant d'années.

La nuit de Pâques 387, dans la cathédrale de Milan, Ambroise baptisa Augustin, Adéodat et les autres catéchumènes. Les larmes de douleur de Monique se transformèrent en larmes de joie. Elle continua à rester à son service, tant et si bien qu'à Cassiciacum, Augustin dira : *« Elle prit soin de nous comme si elle avait été la mère de tous et nous servit comme si elle avait été la fille de tous. »*

Ostie : l'extase et la mort

Après le baptême, Monique et Augustin se préparèrent à retourner en Afrique. S'étant arrêtés à [Ostie](#), où ils attendaient le bateau, ils vécurent un moment d'intense spiritualité. Les *Confessions* racontent l'extase d'Ostie : la mère et son fils, penchés à une fenêtre, contemplèrent ensemble la beauté de la création et s'élevèrent vers Dieu, goûtant par avance la béatitude du ciel.

Monique dira : *« Mon fils, quant à moi, je ne trouve plus aucun attrait pour cette vie. Je ne sais ce que je fais encore ici-bas et pourquoi je me trouve ici. Ce monde n'est plus l'objet de mes désirs. Il n'y avait qu'une seule raison pour laquelle je désirais rester encore un peu dans cette vie : te voir chrétien catholique, avant de mourir. Dieu m'a exaucée au-delà de toutes mes attentes, il m'a accordé de te voir à son service et affranchi des aspirations de bonheur terrestres. Que fais-je ici ? »* (Confessions IX, 10,11). Elle avait atteint son but terrestre.

Quelques jours plus tard, Monique tomba gravement malade. Sentant la fin proche, elle dit à ses enfants : *« Mes enfants, vous enterrerez votre mère ici ; ne vous souciez pas de l'endroit. Je vous demande seulement ceci : souvenez-vous de moi à l'autel du Seigneur, où que vous soyez. »* C'était la synthèse de sa vie : le lieu de la sépulture ne lui importait pas, mais le lien dans la prière et l'Eucharistie.

Elle mourut à 56 ans, le 12 novembre 387, et fut enterrée à Ostie. Au VI^e siècle, ses reliques furent transférées dans une crypte cachée dans l'[église Sant'Aurea](#). En 1425, les reliques

furent transférées à Rome, dans la [basilique Sant'Agostino in Campo Marzio](#), où elles sont encore vénérées aujourd'hui.

Le profil spirituel de Monique

Augustin décrit sa mère en pesant bien ses mots :

« [...] femme quant à son aspect, virile dans sa foi, âgée par sa sérénité, maternelle par son amour, chrétienne par sa piété [...] ». (Confessions IX, 4, 8).

Et encore :

« [...] veuve chaste et sobre, assidue à l'aumône, dévote et soumise à tes saints, ne laissant passer aucun jour sans apporter l'offrande à ton autel, visitant ton église deux fois par jour, matin et soir, sans faute, et non pour jaser vainement et bavarder comme les autres vieilles femmes, mais pour entendre tes paroles et te faire entendre ses oraisons. Les larmes d'une telle femme, qui par elles te demandait non de l'or ni de l'argent, ni des biens périssables ou volages, mais le salut de l'âme de son fils, aurais-tu pu les dédaigner, toi qui l'avais ainsi faite par ta grâce, en lui refusant ton secours ? Certainement non, Seigneur. Toi, au contraire, tu étais près d'elle et tu l'exauçais, agissant selon l'ordre par lequel tu avais prévu de devoir agir » (Confessions V, 9,17).

De ce témoignage d'Augustin émerge une figure d'une actualité surprenante.

Elle fut une femme de prière : elle ne cessa jamais d'invoquer Dieu pour le salut de ses proches. Ses larmes deviennent un modèle d'intercession persévérante.

Elle fut une épouse fidèle : dans un mariage difficile, elle ne répondit jamais avec ressentiment à la dureté de son mari. Sa patience et sa douceur furent des instruments d'évangélisation.

Elle fut une mère courageuse : elle n'abandonna pas son fils dans ses égarements, mais l'accompagna avec un amour tenace, capable de faire confiance au temps de Dieu.

Elle fut un témoin d'espérance : sa vie montre qu'aucune

situation n'est désespérée, si elle est vécue dans la foi. Le message de Monique n'appartient pas seulement au IV^e siècle. Il parle encore aujourd'hui, dans un contexte où de nombreuses familles vivent des tensions, où des enfants s'éloignent de la foi, où des parents expérimentent la fatigue de l'attente.

Aux parents elle enseigne à ne pas renoncer, à croire que la grâce opère de manière mystérieuse.

Aux femmes chrétiennes, elle montre comment la douceur et la fidélité peuvent transformer des relations difficiles.

À quiconque se sent découragé dans la prière, elle témoigne que Dieu écoute, même si son temps ne coïncide pas avec le nôtre.

Ce n'est pas un hasard si de nombreuses associations et mouvements ont choisi Monique comme patronne des mères chrétiennes et des femmes qui prient pour leurs enfants éloignés de la foi.

Une femme simple et extraordinaire

La vie de sainte Monique est l'histoire d'une femme à la fois simple et extraordinaire. Simple, parce qu'elle a vécu le quotidien d'une famille ; extraordinaire, parce qu'elle était transfigurée par la foi. Ses larmes et ses prières ont façonné un saint et, à travers lui, ont profondément marqué l'histoire de l'Église.

Sa mémoire, célébrée le 27 août, à la veille de la fête de saint Augustin, nous rappelle que la sainteté passe souvent par la persévérance cachée, le sacrifice silencieux, l'espérance qui ne déçoit pas.

Dans les paroles d'Augustin, adressées à Dieu pour sa mère, nous trouvons la synthèse de son héritage spirituel : *« Je ne puis dire assez combien mon âme lui est redevable, mon Dieu ; mais tu sais tout. Rends-lui par ta miséricorde ce qu'elle te demanda pour moi avec tant de larmes »* (Conf., IX, 13).

À travers les événements de sa vie, sainte Monique a atteint le bonheur éternel qu'elle a elle-même défini : *« Le bonheur*

consiste sans aucun doute à atteindre le but et à croire que nous pouvons le rejoindre par une foi ferme, une espérance vive, une charité ardente » (La Félicité 4,35).

La bergère, les brebis et les agneaux (1867)

Dans le passage qui suit, Don Bosco, fondateur de l'Oratoire de Valdocco, raconte à ses jeunes un rêve qu'il a fait dans la nuit du 29 au 30 mai 1867 et qu'il a narré le soir du dimanche de la Sainte Trinité. Dans une plaine immense, les troupeaux et les agneaux deviennent l'allégorie du monde et des jeunes : les prairies luxuriantes ou les déserts arides figurent la grâce et le péché ; les cornes et les blessures dénoncent le scandale et le déshonneur ; le chiffre « 3 » annonce trois famines – spirituelle, morale, matérielle – qui menacent ceux qui s'éloignent de Dieu. De ce récit jaillit l'appel pressant du saint : préserver l'innocence, revenir à la grâce par la pénitence, afin que chaque jeune puisse se revêtir des fleurs de la pureté et participer à la joie promise par le bon Pasteur.

Le dimanche de la Sainte Trinité, 16 juin, jour où vingt-six ans auparavant Don Bosco avait célébré sa première messe, les jeunes attendaient le rêve, dont le récit avait été annoncé par lui le 13. Son ardent désir était le bien de son troupeau spirituel, et sa norme étaient toujours les avertissements et les promesses du chapitre XXVII, v. 23-25 du livre des Proverbes : *Diligenter agnosce vultum pecoris tui, tuosque greges considera : non enim habebis iugiter potestatem : sed corona tribuetur in generationem et generationem. Aperta sunt prata, et apparuerunt herbae virentes, et collecta sunt foena*

de montibus... (Préoccupe-toi de l'état de ton troupeau, prends soin de tes troupeaux, car les richesses ne sont pas éternelles et une couronne ne dure pas pour toujours. Quand le foin a été emporté, l'herbe nouvelle repousse et on recueille les fourrages dans les montagnes, Prov 27,23-25). Dans ses prières, il demandait d'acquérir une connaissance exacte de ses brebis, d'avoir la grâce de veiller sur elles attentivement, d'assurer leur protection même après sa mort et de les voir pourvues d'une bonne nourriture spirituelle et matérielle. Voici comment Don Bosco parla après les prières du soir.

Dans l'une des dernières nuits du mois de Marie, le 29 ou 30 mai, étant au lit et ne pouvant dormir, je pensais à mes chers jeunes et je me disais en moi-même :

– Oh si je pouvais rêver quelque chose qui leur soit profitable !

Je restai un moment à réfléchir et je me résolus :

– Oui ! maintenant je veux faire un rêve pour les jeunes !

Et voilà que je m'endormis. À peine pris par le sommeil, je me trouvai dans une immense plaine couverte d'un nombre infini de grosses brebis, réparties en troupeaux, qui broutaient dans des prairies à perte de vue. Je voulus m'approcher d'elles et je me mis à chercher le berger, m'étonnant qu'il puisse y avoir dans le monde quelqu'un qui possédait un si grand nombre de brebis. Je cherchai un bref moment, quand je vis devant moi un berger appuyé sur son bâton. Je m'approchai immédiatement pour l'interroger et lui demandai :

– À qui appartient ce grand troupeau ?

Le berger ne me répondit pas. Je répétai la question et alors il me dit :

– Que veux-tu savoir ?

– Et pourquoi, lui dis-je, me réponds-tu de cette manière ?

– Eh bien, ce troupeau appartient à son maître !

À son maître ? Je le savais déjà, me dis-je en moi-même. Puis je continuai à haute voix :

– Qui est ce maître ?

– Ne t'inquiète pas, me répondit le berger, tu le sauras.

Alors, parcourant avec lui cette vallée, je me mis à examiner le troupeau et toute cette région où il errait. La vallée était en certains endroits couverte d'une riche verdure avec des arbres étendant de larges frondaisons avec des ombres gracieuses et de l'herbe fraîche dont se nourrissaient de belles et florissantes brebis. Dans d'autres endroits, la plaine était stérile, sablonneuse, pleine de pierres avec des épineux sans feuilles, et des herbes jaunies, et il n'y avait pas un brin d'herbe fraîche ; et pourtant ici aussi il y avait beaucoup d'autres brebis qui paissaient, mais d'apparence misérable.

Je demandais diverses explications à mon guide concernant ce troupeau, et lui, sans donner aucune réponse à mes questions, me dit :

– Tu n'es pas destiné à eux. Tu ne dois pas penser à celles-là. Je te ferai voir le troupeau dont tu dois prendre soin.

– Mais qui es-tu ?

– Je suis le maître ; viens voir avec moi là-bas, de ce côté.

Et il me conduisit à un autre point de la plaine où se trouvaient des milliers et des milliers de petits agneaux. Ceux-ci étaient si nombreux qu'on ne pouvait les compter, mais si maigres qu'ils peinaient à marcher. La prairie était sèche et aride et sablonneuse et on n'y voyait pas un brin d'herbe fraîche, pas un ruisseau, mais seulement quelques buissons desséchés et des broussailles arides. Chaque pâturage avait été complètement détruit par les agneaux eux-mêmes.

On voyait à première vue que ces pauvres agneaux couverts de plaies avaient beaucoup souffert et souffraient encore beaucoup. Chose étrange ! Chacun avait deux cornes longues et grosses qui lui poussaient sur le front, comme s'ils étaient de vieux béliers, et à la pointe des cornes ils avaient un appendice en forme de « S ». Étonné, je restai perplexe en voyant cet étrange appendice d'un genre si nouveau, et je ne pouvais me résoudre à comprendre pourquoi ces agneaux avaient déjà des cornes si longues et si grosses, et avaient déjà détruit si tôt toute leur pâture.

– Comment cela se fait-il ? dis-je au berger. Ces agneaux sont encore si petits et ont déjà de telles cornes ?

– Regarde, me répondit-il ; observe.

En observant plus attentivement, je vis que ces agneaux portaient beaucoup de chiffres « 3 » imprimés sur toutes les parties du corps, sur le dos, sur la tête, sur le museau, sur les oreilles, sur le nez, sur les pattes, sur les ongles.

– Mais que signifie cela ? m'écriai-je. Je ne comprends rien.

– Comment, tu ne comprends pas ? dit le berger. Écoute donc et tu sauras tout. Cette vaste plaine est le grand monde. Les lieux pleins d'herbe, la parole de Dieu et la grâce. Les lieux stériles et arides sont les lieux où l'on n'écoute pas la parole de Dieu et où l'on cherche seulement à plaire au monde. Les brebis sont les hommes faits, les agneaux sont les jeunes et pour ceux-ci, Dieu a envoyé Don Bosco. Ce coin de la plaine que tu vois est l'Oratoire et les agneaux rassemblés ici sont tes enfants. Cet endroit si aride représente l'état de péché. Les cornes signifient le déshonneur. La lettre « S » signifie scandale. Ils vont à la ruine par le mauvais exemple. Parmi ces agneaux, il y en a quelques-uns qui ont les cornes cassées ; ils ont été scandaleux, mais maintenant ils ont cessé de donner du scandale. Le chiffre « 3 » signifie qu'ils portent les peines de leurs fautes, c'est-à-dire qu'ils souffriront trois grandes famines : une famine spirituelle, une famine morale et une famine matérielle : 1° Famine d'aides spirituelles : ils demanderont cette aide et ne l'auront pas. 2° Famine de la parole de Dieu. 3° Famine de pain matériel. Le fait que les agneaux ont tout mangé signifie qu'il ne leur reste plus rien d'autre que le déshonneur et le nombre « 3 », c'est-à-dire les famines. Ce spectacle montre aussi les souffrances actuelles de tant de jeunes au milieu du monde. À l'Oratoire, même ceux qui en seraient indignes ne manquent pas de pain matériel.

Pendant que j'écoutais et observais tout comme quelqu'un qui a perdu la mémoire, voilà une nouvelle merveille. Tous ces agneaux changèrent d'apparence !

Se levant sur leurs pattes arrière, ils devinrent grands et

prirent tous la forme de jeunes garçons. Je m'approchai pour voir si j'en connaissais quelques-uns. C'étaient tous des jeunes de l'Oratoire. Il y en avait beaucoup que je n'avais jamais vus, mais tous se disaient fils de notre Oratoire. Et parmi ceux que je ne connaissais pas, il y en avait aussi quelques-uns qui se trouvent actuellement à l'Oratoire. Ce sont ceux qui ne se présentent jamais à Don Bosco, qui ne vont jamais chercher conseil auprès de lui, ceux qui l'évitent, en un mot, ceux que Don Bosco ne connaît pas encore ! L'immense majorité cependant des inconnus était composée de ceux qui n'ont pas été ou qui ne sont pas encore à l'Oratoire.

Pendant que j'observais avec peine cette multitude, celui qui m'accompagnait me prit par la main et me dit :

– Viens avec moi et tu verras autre chose ! – Et il me conduisit dans un endroit reculé de la vallée, entouré de petites collines, ceint d'une haie de plantes luxuriantes, où se trouvait une grande prairie verdoyante, la plus fertile qu'on puisse imaginer, remplie de toutes sortes d'herbes odorantes, parsemée de fleurs des champs, avec de frais bosquets et des ruisseaux d'eaux limpides. Ici, je trouvai un autre grand nombre de fils, tous joyeux, qui avec les fleurs de la prairie s'étaient confectionné ou allaient se confectionner un bel habit.

– Au moins, tu as là ceux qui te donnent de grandes consolations.

– Et qui sont-ils ? demandai-je.

– Ce sont ceux qui se trouvent en grâce de Dieu.

Ah ! je peux dire que je n'ai jamais vu de choses et de personnes aussi belles et éclatantes, ni jamais je n'aurais pu imaginer de telles splendeurs. Il est inutile que je me mette à les décrire, car ce serait gâcher ce qui est impossible à dire si on ne les voit pas. Il m'était cependant réservé un spectacle bien plus surprenant. Pendant que je regardais avec un immense plaisir ces jeunes garçons et que je contemplais beaucoup d'entre eux que je ne connaissais pas encore, mon guide me dit :

– Viens, viens avec moi et je te ferai voir une chose qui te

donnera une joie et une consolation plus grandes. – Et il me conduisit dans une autre prairie toute parsemée de fleurs plus belles et plus odorantes que celles déjà vues. Elle avait l'aspect d'un jardin princier. Ici, on apercevait un nombre plus limité de jeunes, mais qui étaient d'une beauté et d'un éclat si extraordinaires qu'ils faisaient oublier ceux que je venais d'admirer. Certains d'entre eux sont déjà à l'Oratoire, d'autres y viendront plus tard.

Le berger me dit :

– Voici ceux qui conservent le beau lys de la pureté. Ils sont encore vêtus de l'étole de l'innocence.

Je regardais, extasié. Presque tous portaient sur la tête une couronne de fleurs d'une beauté indescriptible. Ces fleurs étaient composées d'autres petites fleurs d'une délicatesse surprenante, et leurs couleurs étaient d'une vivacité et d'une variété enchanteresses. Plus de mille couleurs dans une seule fleur, et dans une seule fleur on voyait plus de mille fleurs. Une robe d'une blancheur éclatante descendait à leurs pieds, elle aussi toute entrelacée de guirlandes de fleurs, semblables à celles de la couronne. La lumière charmante qui émanait de ces fleurs revêtait toute la personne et reflétait en elle sa propre gaieté. Les fleurs se reflétaient les unes dans les autres et celles des couronnes dans celles des guirlandes, réverbérant chacune les rayons émis par les autres. Un rayon d'une couleur contrastant avec un rayon d'une autre couleur formait de nouveaux rayons, différents, scintillants et donc à chaque rayon se reproduisaient toujours de nouveaux rayons, si bien que je n'aurais jamais pu croire qu'il y ait au paradis un enchantement si varié. Ce n'est pas tout. Les rayons et les fleurs de la couronne des uns se reflétaient dans les fleurs et dans les rayons de la couronne de tous les autres, comme aussi les guirlandes, et la richesse de la robe des uns se reflétait dans les guirlandes, dans les robes des autres. Les splendeurs ensuite du visage d'un jeune, en rebondissant, se fondaient avec celles du visage des compagnons et se réverbéraient multipliées sur toutes ces petites faces innocentes et rondes, produisant tant de lumière

qu'elles éblouissaient la vue et empêchaient de fixer le regard.

Ainsi, en un seul s'accumulaient les beautés de tous les autres compagnons dans une harmonie de lumière ineffable ! C'était la gloire accidentelle des saints. Il n'y a aucune image humaine pour décrire même de loin combien chacun de ces jeunes devenait beau au milieu de cet océan de splendeurs. Parmi eux, j'en observai quelques-uns en particulier, qui sont maintenant ici à l'Oratoire et je suis certain que, s'ils pouvaient voir au moins le dixième de leur actuelle beauté, ils seraient prêts à souffrir le feu, à se laisser couper en morceaux, à subir en somme le plus atroce des martyrs plutôt que de la perdre.

Dès que je pus me remettre un peu de ce spectacle céleste, je me tournai vers le guide et lui dis :

– Mais parmi tant de mes jeunes, il y a donc si peu d'innocents ? Ils sont si peu nombreux ceux qui n'ont jamais perdu la grâce de Dieu ?

Le berger me répondit :

– Comment ? Tu penses que le nombre n'est pas assez grand ? Sache que ceux qui ont eu le malheur de perdre le beau lys de la pureté, et avec cela l'innocence, peuvent encore suivre leurs compagnons dans la pénitence. Regarde : dans cette prairie il y a encore beaucoup de fleurs ; eh bien, ils peuvent s'en servir pour tisser une couronne et une belle robe et même suivre les innocents dans la gloire.

– Suggère-moi encore quelque chose à dire à mes jeunes ! dis-je alors.

– Répète à tes jeunes que s'ils connaissaient combien l'innocence et la pureté sont précieuses et belles aux yeux de Dieu, ils seraient disposés à faire n'importe quel sacrifice pour la conserver. Dis-leur qu'ils se donnent du courage pour pratiquer cette vertu candide, qui surpasse les autres en beauté et en éclat. Car les chastes sont ceux qui crescunt tanquam lilia in conspectu Domini (ils croissent comme des lys devant le Seigneur).

Je voulus alors aller au milieu de mes chers fils, si

bellement couronnés, mais je trébuchai sur le sol et, me réveillant, je me suis retrouvé dans mon lit.

Mes chers fils, êtes-vous tous innocents ? Peut-être y en a-t-il quelques-uns parmi vous et je veux m'adresser à eux. Par pitié, ne perdez pas un bien d'une valeur inestimable ! C'est une richesse qui vaut autant que vaut le Paradis, autant que vaut Dieu ! Si vous aviez pu voir comme ces jeunes étaient beaux avec leurs fleurs. L'ensemble de ce spectacle était tel que j'aurais donné n'importe quoi au monde pour jouir encore de cette vision. En fait, si j'étais peintre, je considérerais comme une grande grâce de pouvoir peindre d'une manière ou d'une autre ce que j'ai vu. Si vous connaissiez la beauté d'un innocent, vous vous soumettriez à n'importe quel effort le plus pénible, même à la mort, pour conserver le trésor de l'innocence.

Quant à ceux qui étaient revenus en grâce, bien que cela m'ait apporté une grande consolation, j'espérais cependant que leur nombre serait bien plus grand. Et je restai très étonné en voyant quelqu'un qui semble ici apparemment un bon jeune, mais qui avait là des cornes longues et grosses...

Don Bosco termina par une chaude exhortation à ceux qui ont perdu l'innocence, pour qu'ils s'efforcent volontiers de retrouver la grâce au moyen de la pénitence.

Deux jours plus tard, le 18 juin, Don Bosco remontait le soir sur l'estrade et donna quelques explications de son rêve.

Aucune explication ne serait plus nécessaire concernant le rêve, mais je répéterai ce que j'ai déjà dit. La grande plaine est le monde, et aussi les lieux et l'état d'où ont été appelés ici tous nos jeunes. Le lieu où se trouvaient les agneaux est l'Oratoire. Les agneaux sont tous les jeunes, qui ont été, sont actuellement, et seront à l'Oratoire. Les trois prairies de cet endroit, celle qui est aride, la verte, et celle qui est fleurie, indiquent l'état de péché, l'état de grâce et l'état d'innocence. Les cornes des agneaux sont les scandales qui ont été donnés dans le passé. Ceux qui avaient les cornes cassées ce sont ceux qui ont été scandaleux, mais qui maintenant ont cessé de donner du scandale. Tous ces

chiffres « 3 », qu'on voyait imprimés sur chaque agneau, ce sont, comme je l'ai su du berger, trois châtiments que Dieu enverra sur les jeunes : 1° Famine par manque d'aides spirituelles. 2° Famine morale, c'est-à-dire manque d'instruction religieuse et de la parole de Dieu. 3° Famine matérielle, c'est-à-dire manque même de nourriture. Les jeunes resplendissants sont ceux qui se trouvent en grâce de Dieu, et surtout ceux qui conservent encore l'innocence baptismale et la belle vertu de la pureté. Comme elle est grande la gloire qui les attend !

Mettons-nous donc, chers jeunes, à pratiquer courageusement la vertu. Celui qui n'est pas en grâce de Dieu, qu'il s'y mette de bon cœur et donc avec toutes ses forces et avec l'aide de Dieu, qu'il persévère jusqu'à la mort. Que si nous ne pouvons tous être en compagnie des innocents et faire couronne à Jésus, l'Agneau immaculé, nous pouvons au moins le suivre après eux.

Un de vous m'a demandé s'il était parmi les innocents et je lui dis que non et qu'il avait des cornes, mais cassées. Il me demanda encore s'il avait des plaies et je lui dis oui.

– Et que signifient ces plaies ? ajouta-t-il.

Je répondis :

– N'aie pas peur. Elles sont cicatrisées, elles disparaîtront ; ces plaies ne sont plus déshonorantes, comme ne sont pas déshonorantes les cicatrices d'un combattant, qui malgré les nombreuses blessures et l'assaut et les efforts de l'ennemi, sut vaincre et remporter la victoire. Ce sont donc des cicatrices honorables !... Mais il est plus honorable celui qui, combattant vaillamment au milieu des ennemis, ne reçoit aucune blessure. Son intégrité suscite l'émerveillement de tous.

En expliquant ce rêve, Don Bosco dit aussi qu'il ne passera plus beaucoup de temps avant que ces trois maux ne se fassent sentir : – Peste, famine et donc manque de moyens pour faire le bien.

Il ajouta qu'avant trois mois il se passera quelque chose de particulier.

Ce rêve produisit chez les jeunes l'impression et les fruits

qu'avaient obtenus très souvent des récits semblables.
(MB VIII 839-845)

Prophètes du pardon et de la gratuité

En ces temps où les nouvelles, jour après jour, nous rapportent des expériences de conflit, de guerre et de haine, le risque est grand que nous, en tant que croyants, finissions par être entraînés dans une lecture des événements qui se réduit seulement au niveau politique, ou que nous nous limitions à prendre position en faveur d'une partie ou de l'autre avec des arguments qui reflètent notre manière de voir les choses, notre manière d'interpréter la réalité.

Dans le discours de Jésus qui suit les béatitudes, il y a une série de « petites/grandes leçons » que le Seigneur nous offre. Elles commencent toujours par le verset « vous avez entendu qu'il a été dit ». Dans l'une d'elles, le Seigneur rappelle l'ancien dicton « œil pour œil et dent pour dent » (Mt 5,38).

En dehors de la logique de l'Évangile, cette loi non seulement n'est pas contestée, mais elle peut même être prise comme une règle qui exprime la manière de rétablir les comptes avec ceux qui nous ont offensés. Obtenir vengeance est perçu comme un droit, voire même comme un devoir.

Jésus se présente devant cette logique avec une proposition complètement différente, totalement opposée. À l'inverse de ce que nous avons entendu, Jésus nous dit : « Mais moi, je vous dis » (Mt 5,39). Et ici, en tant que chrétiens, nous devons faire très attention. Les paroles de Jésus qui suivent sont importantes non seulement pour elles-mêmes, mais parce

qu'elles expriment de manière très synthétique tout son message. Jésus ne vient pas pour nous dire qu'il y a une autre façon d'interpréter la réalité. Jésus ne vient pas à nous pour élargir l'éventail des opinions à propos des réalités terrestres, en particulier de celles qui touchent notre vie. Jésus n'est pas une autre opinion, mais il incarne lui-même la proposition alternative à la loi de la vengeance.

La phrase « mais moi, je vous dis » est d'une importance fondamentale car ce n'est plus la parole prononcée, mais la personne même de Jésus. Ce que Jésus nous communique, il le vit. Quand Jésus dit « de ne pas vous opposer au méchant ; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » (Mt 5,39), ces mêmes paroles, il les a vécues en personne. Nous ne pouvons certainement pas dire de Jésus qu'il prêche bien mais que son message n'est pas approprié.

Pour en revenir à notre époque, ces paroles de Jésus risquent d'être perçues comme les paroles d'une personnalité faible, la réaction de quelqu'un qui n'est plus capable de réagir mais seulement de subir. Et de fait, quand nous regardons Jésus qui s'offre complètement sur le bois de la Croix, c'est l'impression que nous pouvons avoir. Et pourtant, nous savons très bien que le sacrifice sur la croix est le fruit d'une expérience qui part de la phrase « mais moi, je vous dis ». Car tout ce que Jésus nous a dit, il a fini par l'assumer pleinement. Et en l'assumant pleinement, il a réussi à passer de la croix à la victoire. La logique de Jésus est une logique qui, apparemment, est celle d'un perdant. Mais nous savons très bien que le message que Jésus nous a laissé, et qu'il a vécu pleinement, est le remède dont ce monde a vraiment besoin aujourd'hui.

Être prophètes du pardon signifie choisir le bien comme réponse au mal. Cela signifie avoir la certitude que la puissance du malin ne conditionnera pas ma façon de voir et d'interpréter la réalité. Le pardon n'est pas la réponse du faible. Le pardon est le signe le plus éloquent d'une liberté

capable de reconnaître les blessures que le mal laisse derrière lui, mais avec la conviction que ces mêmes blessures ne seront jamais une poudrière qui fomenté la vengeance et la haine.

Réagir au mal par le mal ne fait qu'élargir et approfondir les blessures de l'humanité. La paix et la concorde ne croissent pas sur le terrain de la haine et de la vengeance.

Être prophètes de la gratuité exige de nous la capacité de regarder le pauvre et l'indigent non pas avec la logique du profit, mais avec la logique de la charité. Le pauvre ne choisit pas d'être pauvre, mais celui qui possède a la possibilité de choisir d'être généreux, bon et plein de compassion. Combien le monde serait différent si nos leaders politiques, dans ce scénario où les conflits et les guerres se multiplient, avaient la sagesse de regarder ceux qui paient le prix de ces divisions, les pauvres, les marginalisés, ceux qui ne peuvent pas s'échapper parce qu'ils n'en ont pas les moyens !

Si nous partons d'une lecture purement horizontale, il y a de quoi désespérer. Il ne nous reste plus qu'à rester enfermés dans nos murmures, dans nos critiques. Mais non ! Nous sommes des éducateurs de jeunes. Nous savons bien que ces jeunes, dans notre monde, cherchent des points de référence d'une humanité saine, de leaders politiques capables d'interpréter la réalité avec des critères de justice et de paix. Mais quand nos jeunes regardent autour d'eux, nous savons bien qu'ils ne perçoivent que le vide d'une vision pauvre de la vie.

Nous qui sommes engagés dans l'éducation des jeunes avons une grande responsabilité. Il ne suffit pas de commenter l'obscurité que laisse une absence presque complète de leadership. Il ne suffit pas de commenter qu'il n'y a pas de propositions capables d'enflammer la mémoire des jeunes. Il appartient à chacun et à chacune de nous d'allumer une bougie d'espoir au milieu de cette obscurité, d'offrir des exemples d'humanité réussie au quotidien.

Il vaut vraiment la peine aujourd'hui d'être prophètes du

pardon et de la gratuité.

Le cardinal Auguste Hlond

Deuxième d'une famille de 11 enfants, il avait un père cheminot. Ayant reçu de ses parents une foi simple mais forte, attiré à l'âge de 12 ans par la renommée de Don Bosco, il suit son frère Ignace en Italie pour se consacrer au Seigneur dans la Société salésienne, et y attire bientôt deux autres frères : Antonio, qui deviendra salésien et musicien renommé, et Clément, qui sera missionnaire. Le lycée de Valsalice l'accueille pour ses études. Il fut ensuite admis au noviciat et reçut la soutane des mains du Bienheureux Michel Rua (1896). Ayant fait sa profession religieuse en 1897, il est envoyé par ses supérieurs à Rome à l'Université Grégorienne pour le cours de philosophie, qu'il couronna par un diplôme. De Rome, il retourne en Pologne pour faire son stage pratique au collège d'Oświęcim. Sa fidélité au système éducatif de Don Bosco, son engagement dans l'assistance et dans l'école, son dévouement pour les jeunes et son amabilité lui donnent un grand ascendant. Il se fait également rapidement remarquer pour ses talents musicaux.

Après avoir terminé ses études de théologie, il est ordonné prêtre le 23 septembre 1905 à Cracovie par Mgr Nowak. De 1905 à 2009, il suit les cours de la faculté des lettres des universités de Cracovie et de Lwow. En 1907, il est chargé de la nouvelle maison de Przemyśl (1907-1909), d'où il passe ensuite à la direction de la maison de Vienne (1909-1919). Là, son courage et ses capacités personnelles prirent encore plus d'ampleur en raison des difficultés particulières auxquelles l'institut était confronté dans la capitale impériale. Là, les vertus et le tact du père Auguste Hlond réussirent en peu de temps non seulement à redresser la situation économique, mais

aussi à faire éclore des œuvres de jeunesse qui suscitèrent l'admiration de toutes les classes de la population. Son souci des pauvres, des ouvriers, des enfants du peuple lui attira l'affection des classes les plus humbles. Cher aux évêques et aux nonces apostoliques, il jouissait de l'estime des autorités et de la famille impériale elle-même. En reconnaissance de cette œuvre sociale et éducative, il reçut à trois reprises des distinctions honorifiques parmi les plus prestigieuses.

En 1919, lorsque le développement de la province austro-hongroise conseilla une division proportionnelle au nombre de maisons, les supérieurs nommèrent le père Hlond provincial de la province germano-hongroise, basée à Vienne (1919-1922), lui confiant le soin des confrères autrichiens, allemands et hongrois. En moins de trois ans, le jeune provincial ouvrit une douzaine de nouvelles présences salésiennes, qu'il forma dans l'esprit salésien le plus authentique, suscitant de nombreuses vocations.

Il était en pleine activité salésienne quand, en 1922, le Saint-Siège décida d'assurer le gouvernement de l'Église dans la Silésie polonaise, encore ensanglantée par les luttes politiques et nationales. Le pape Pie XI lui confia cette délicate mission en le nommant Administrateur Apostolique. Grâce à sa médiation entre Allemands et Polonais, naquit en 1925 le diocèse de Katowice, dont il devint l'évêque. En 1926, il devient archevêque de Gniezno et Poznań et primat de Pologne. L'année suivante, le pape le crée cardinal. En 1932, il fonde la Société du Christ pour les émigrés polonais, destinée à aider les nombreux compatriotes qui ont quitté le pays.

En mars 1939, il participe au conclave qui élit Pie XII. Le 1er septembre de la même année, les nazis envahissent la Pologne : c'est le début de la seconde Guerre mondiale. Le cardinal s'élève contre les violations des droits de l'homme et de la liberté religieuse commises par Hitler. Contraint à l'exil, il se réfugie en France, à l'abbaye d'Hautecombe, dénonçant la persécution des Juifs en Pologne. La Gestapo

pénètre dans l'abbaye, l'arrête et le déporte à Paris. Le cardinal refuse catégoriquement de soutenir la formation d'un gouvernement polonais pro-nazi. Il est interné d'abord en Lorraine, puis en Westphalie. Libéré par les troupes alliées, il rentre dans son pays en 1945.

Dans la nouvelle Pologne libérée du nazisme, il découvre le communisme. Il défend courageusement les Polonais contre l'oppression marxiste athée, échappant même à plusieurs tentatives d'assassinat. Il meurt le 22 octobre 1948 d'une pneumonie, à l'âge de 67 ans. Des milliers de personnes ont assisté à ses funérailles.

Le cardinal Hlond était un homme vertueux, un exemple lumineux de religieux salésien et un pasteur généreux et austère, capable de visions prophétiques. Obéissant à l'Église et ferme dans l'exercice de son autorité, il a fait preuve d'une humilité héroïque et d'une constance sans équivoque dans les moments les plus difficiles. Il a cultivé la pauvreté et pratiqué la justice envers les pauvres et les nécessiteux. Les deux piliers de sa vie spirituelle, à l'école de saint Jean Bosco, étaient l'Eucharistie et Marie Auxiliatrice.

Dans l'histoire de l'Église de Pologne, le cardinal Auguste Hlond a été l'une des figures les plus éminentes pour le témoignage religieux de sa vie, pour la grandeur, la variété et l'originalité de son ministère pastoral, pour les souffrances qu'il a affrontées avec un esprit chrétien intrépide à cause du Royaume de Dieu. L'ardeur apostolique a caractérisé le travail pastoral et la physionomie spirituelle du Vénérable Auguste Hlond, qui a pris comme devise épiscopale *Da mihi animas coetera tolle*. Es vrai fils de saint Jean Bosco, il l'a confirmée par sa vie d'homme consacré et d'évêque, en témoignant d'une infatigable charité pastorale. Il faut rappeler son grand amour pour la Vierge, appris dans sa famille, et la grande dévotion du peuple polonais pour la Mère de Dieu, vénérée dans le sanctuaire de Czestochowa. En outre, depuis Turin, où il a commencé son parcours de salésien, il a diffusé le culte de Marie Auxiliatrice en Pologne et a consacré la Pologne au Cœur Immaculé de Marie. Sa

confiance en Marie l'a toujours soutenu dans l'adversité et à l'heure de sa dernière rencontre avec le Seigneur. Il est mort avec le chapelet dans les mains, en disant aux personnes présentes que la victoire, lorsqu'elle arrivera, sera la victoire de Marie Immaculée.

Le Vénérable cardinal Auguste Hlond est un témoin singulier de la nécessité d'accepter chaque jour le chemin de l'Évangile, même s'il nous apporte des problèmes, des difficultés, voire des persécutions : c'est cela la sainteté. « Jésus nous rappelle combien de personnes sont persécutées et ont été persécutées simplement parce qu'elles luttèrent pour la justice, parce qu'elles vivaient leurs engagements envers Dieu et envers les autres. Si nous ne voulons pas sombrer dans une médiocrité obscure, ne prétendons pas à une vie confortable, car 'celui qui veut sauver sa vie la perdra' » (Mt 16,25). Nous ne pouvons pas attendre, pour vivre l'Évangile, que tout soit favorable autour de nous, car souvent les ambitions de pouvoir et les intérêts mondains jouent contre nous... La croix, en particulier les fatigues et les souffrances que nous endurons pour vivre le commandement de l'amour et le chemin de la justice, est une source de maturation et de sanctification » (François, Gaudete et Exsultate, nn. 90-92).

Don Jose-Luis Carreno, missionnaire salésien

Don José Luis Carreño (1905-1986) a été décrit par l'historien Joseph Thekkedath comme « le salésien le plus aimé du sud de l'Inde » dans la première partie du XXe siècle. Partout où il a vécu – que ce soit en Inde britannique, dans la colonie portugaise de Goa, aux Philippines ou en Espagne – nous trouvons des salésiens qui gardent avec affection sa mémoire.

Mais, chose étrange, nous ne disposons pas encore d'une biographie adéquate de ce grand salésien, à l'exception de la volumineuse lettre mortuaire rédigée par Don José Antonio Rico : « José Luis Carreño Etxeandía, ouvrier de Dieu ». Nous espérons que cette lacune pourra bientôt être comblée. Don Carreño a été l'un des artisans de la région Asie du Sud, et nous ne pouvons pas nous permettre de l'oublier.

José-Luis Carreño Etxeandía est né à Bilbao, en Espagne, le 23 octobre 1905. Orphelin de mère à l'âge de huit ans, il fut accueilli dans la maison salésienne de Santander. En 1917, à l'âge de douze ans, il entra à l'aspirantat de Campello. Il se souvient qu'à cette époque « on ne parlait pas beaucoup de Don Bosco... Mais pour nous, Don Binelli était un Don Bosco, sans parler de Don Rinaldi, alors Préfet Général, dont les visites nous laissaient une sensation surnaturelle, comme lorsque les messagers de Yahweh visitèrent la tente d'Abraham ».

Après le noviciat et le post-noviciat, il effectua son stage comme assistant des novices. Il devait être un clerc brillant, car Don Pedro Escursell écrit de lui au Recteur Majeur : « Je parle en ce moment même avec l'un des clercs modèles de cette maison. Il est assistant dans la formation du personnel de cette Province ; il me dit qu'il demande depuis longtemps à être envoyé en mission et qu'il a renoncé à le demander parce qu'il ne reçoit pas de réponse. C'est un jeune homme d'une grande valeur intellectuelle et morale. »

À la veille de son ordination sacerdotale, en 1932, le jeune José-Luis écrivit directement au Recteur Majeur, s'offrant pour les missions. L'offre fut acceptée, et il fut envoyé en Inde, où il débarqua à Mumbai en 1933. À peine un an plus tard, lorsque la Province de l'Inde du Sud fut érigée, il fut nommé maître des novices à Tirupattur : il avait à peine 28 ans. Avec ses extraordinaires qualités d'esprit et de cœur, il devint rapidement l'âme de la maison et laissa une profonde impression sur ses novices. « Il nous a conquis avec son cœur paternel », écrit l'un d'eux, l'archevêque Hubert D'Rosario de Shillong.

Don Joseph Vaz, un autre novice, racontait souvent comment Carreño s'était rendu compte qu'il tremblait de froid pendant une conférence. « Attends un instant, homme », dit le maître des novices, et il sortit. Peu après, il revint avec un pull bleu qu'il donna à Joe. Joe remarqua que le pull était étrangement chaud. Puis il se rappela que sous sa soutane, son maître portait quelque chose de bleu... qui n'était plus là. Carreño lui avait donné son propre pull.

En 1942, lorsque le gouvernement britannique en Inde interna tous les étrangers des pays en guerre avec la Grande-Bretagne, Carreño ne fut pas inquiété, étant citoyen d'un pays neutre. En 1943, il reçut un message via Radio Vatican : il devait prendre la place de Don Eligio Cinato, inspecteur de la province de l'Inde du Sud, lui aussi interné. À la même période, l'archevêque salésien Louis Mathias de Madras-Mylapore l'invita à être son vicaire général.

En 1945, il fut officiellement nommé inspecteur, fonction qu'il occupa de 1945 à 1951. L'un de ses tout premiers actes fut de consacrer la Province au Sacré-Cœur de Jésus. De nombreux salésiens étaient convaincus que la croissance extraordinaire de la Province du Sud était due précisément à ce geste. Sous la direction de Don Carreño, les œuvres salésiennes doublèrent. L'un de ses actes les plus clairvoyants fut le lancement d'un collège universitaire dans le village reculé et pauvre de Tirupattur. Le Sacred Heart College finirait par transformer tout le district.

Carreño fut également le principal artisan de l'« indianisation » du visage salésien en Inde, cherchant dès le début des vocations locales, au lieu de s'appuyer exclusivement sur les missionnaires étrangers. Un choix qui s'avéra providentiel : d'abord, parce que le flux de missionnaires étrangers cessa, il s'interrompit pendant la guerre ; ensuite, parce que l'Inde indépendante décida de ne plus accorder de visas aux nouveaux missionnaires étrangers. « Si aujourd'hui les salésiens en Inde sont plus de deux mille, le mérite de cette croissance doit être attribué aux politiques initiées par Don Carreño », écrit Don Thekkedath

dans son histoire des salésiens en Inde.

Don Carreño, comme nous l'avons dit, n'était pas seulement inspecteur, mais aussi vicaire de Mgr Mathias. Ces deux grands hommes, qui s'estimaient profondément, étaient cependant très différents de tempérament. L'archevêque était partisan de mesures disciplinaires sévères envers les confrères en difficulté, tandis que Don Carreño préférait des procédures plus douces. Le visiteur extraordinaire, Don Albino Fedrigotti, semble avoir donné raison à l'archevêque, qualifiant Don Carreño d'« excellent religieux, un homme au grand cœur », mais aussi « un peu trop poète ».

On ne manqua pas non plus de l'accuser d'être un mauvais administrateur, mais il est significatif qu'une figure comme Don Aurelio Maschio, grand procureur et architecte des œuvres salésiennes de Mumbai, ait rejeté avec décision cette accusation. En réalité, Don Carreño était un innovateur et un visionnaire. Certaines de ses idées – comme celle d'impliquer des volontaires non salésiens pour un service de quelques années – étaient, à l'époque, regardées avec suspicion, mais aujourd'hui elles sont largement acceptées et activement promues.

En 1951, à la fin de son mandat officiel d'inspecteur, on demanda à Carreño de rentrer en Espagne pour s'occuper des Salésiens Coopérateurs. Ce n'était pas la vraie raison de son départ, après dix-huit ans en Inde, mais Carreño accepta avec sérénité, même si ce ne fut pas sans douleur.

En 1952, on lui demanda d'aller à Goa, où il resta jusqu'en 1960. « Goa fut un coup de foudre », écrivit-il dans *Urdimbre en el telar*. Goa, de son côté, l'accueillit dans son cœur. Il poursuivit la tradition des salésiens qui servaient comme directeurs spirituels et confesseurs du clergé diocésain, et fut même le patron de l'association des écrivains de langue konkani. Surtout, il gouverna la communauté de Don Bosco Panjim avec amour, prit soin avec une paternité extraordinaire des nombreux garçons pauvres et, encore une fois, se dédia activement à la recherche de vocations à la vie salésienne. Les premiers salésiens de Goa – des personnes comme Thomas

Fernandes, Elias Diaz et Romulo Noronha – racontaient avec les larmes aux yeux comment Carreño et d'autres passaient par le Goa Medical College, juste à côté de la maison salésienne, pour donner leur sang et ainsi obtenir quelques roupies avec lesquelles acheter des vivres et d'autres biens pour les garçons.

En 1961 eut lieu l'action militaire indienne avec l'annexion de Goa. À ce moment-là, Don Carreño se trouvait en Espagne et ne put plus retourner dans sa terre bien-aimée. En 1962, il fut envoyé aux Philippines comme maître des novices. Il n'accompagna que trois groupes de novices, car en 1965, il demanda à rentrer en Espagne. À l'origine de sa décision, il y avait une sérieuse divergence de vision entre lui et les missionnaires salésiens venant de Chine, et spécialement avec Don Carlo Braga, supérieur de la Visitatoria. Carreño s'opposa avec force à la politique d'envoyer les jeunes salésiens philippins nouvellement profès à Hong Kong pour les études de philosophie. Il se trouva que, finalement, les supérieurs acceptèrent la proposition de retenir les jeunes salésiens aux Philippines, mais à ce moment-là, la demande de Carreño de rentrer dans son pays avait déjà été acceptée.

Don Carreño ne passa que quatre ans aux Philippines, mais là aussi, comme en Inde, il laissa une empreinte indélébile, « une contribution incommensurable et cruciale à la présence salésienne aux Philippines », selon les mots de l'historien salésien Nestor Impelido.

De retour en Espagne, il a collaboré avec les Procures Missionnaires de Madrid et de New Rochelle, et à l'animation des provinces ibériques. Beaucoup en Espagne se souviennent encore du vieux missionnaire qui visitait les maisons salésiennes, contaminant les jeunes avec son enthousiasme missionnaire, ses chansons et sa musique.

Mais dans son imagination créative, un nouveau projet prenait forme. Carreño se consacra de tout son cœur au rêve de fonder un Pueblo Misionero avec deux objectifs : préparer de jeunes missionnaires – principalement originaires d'Europe de l'Est – pour l'Amérique latine ; et offrir un refuge aux missionnaires

« retraités » comme lui, qui pourraient également servir de formateurs. Après une longue et douloureuse correspondance avec les supérieurs, le projet prit finalement forme dans l'Hogar del Misionero à Alzuza, à quelques kilomètres de Pampelune. La composante vocationnelle missionnaire ne décolla jamais, et très peu de missionnaires âgés rejoignirent effectivement Carreño. Son principal apostolat durant ces dernières années resta celui de la plume. Il laissa plus de trente livres, dont cinq dédiés au Saint-Suaire, auquel il était particulièrement attaché.

Don José-Luis Carreño est décédé en 1986 à Pampelune, à l'âge de 81 ans. Malgré les hauts et les bas de sa vie, ce grand amoureux du Sacré-Cœur de Jésus put affirmer, lors du jubilé d'or de son ordination sacerdotale : « Si il y a cinquante ans ma devise de jeune prêtre était 'Le Christ est tout', aujourd'hui, vieux et submergé par son amour, je l'écrirais en lettres d'or, car en réalité LE CHRIST EST TOUT ».

Don Ivo COELHO, sdb

La dixième colline (1864)

Le rêve de la « Dixième Colline », raconté par Don Bosco en octobre 1864, est l'une des pages les plus évocatrices de la tradition salésienne. Dans ce rêve, le saint se retrouve dans une immense vallée remplie de jeunes : certains sont déjà à l'Oratoire, d'autres sont encore à rencontrer. Guidé par une voix mystérieuse, il doit les conduire au-delà d'un escarpement abrupt, puis à travers dix collines, symboles des dix commandements, vers une lumière qui préfigure le Paradis. Le char de l'Innocence, les cohortes pénitentielles et la musique céleste dessinent une fresque éducative : elles montrent la difficulté de préserver la pureté, la valeur du

repentir et le rôle irremplaçable des éducateurs. Avec cette vision prophétique, Don Bosco anticipe l'expansion mondiale de son œuvre et son engagement à accompagner chaque jeune sur le chemin du salut.

Don Bosco avait rêvé la nuit précédente. Au même moment, un jeune de Casal Monferrato, un certain C. E., fit lui aussi le même rêve au cours duquel il avait l'impression d'être avec Don Bosco et de lui parler. En se levant le matin, il était tellement impressionné qu'il alla raconter son rêve à son professeur, qui le pressa d'aller en parler à Don Bosco. Le jeune alla aussitôt et tomba sur lui au moment où il descendait l'escalier pour le chercher et lui raconter la même chose.

Don Bosco avait eu l'impression de se trouver dans une immense vallée remplie de milliers et de milliers de jeunes, mais tellement nombreux qu'il ne pensait pas pouvoir en trouver un si grand nombre dans le monde entier. Parmi ces jeunes, il distinguait tous ceux qui avaient été et ceux qui étaient dans la maison. Tous les autres étaient ceux qui viendraient peut-être plus tard. Au milieu des jeunes il y avait les prêtres et les clercs de la maison.

Une côte très élevée fermait la vallée d'un côté. Tandis que Don Bosco réfléchissait à ce qu'il devait faire de tous ces jeunes, *une voix* lui dit :

– Tu vois cette côte ? Eh bien, toi et tes jeunes, vous devez grimper jusqu'au sommet.

Alors Don Bosco donna l'ordre à tous ces jeunes de se diriger vers le point indiqué. Les jeunes se mirent en marche et, au pas de course, gravirent la pente. Les prêtres de la maison coururent également vers le haut, poussant les jeunes pour les faire avancer, relevant ceux qui tombaient et portant sur leurs épaules ceux qui étaient fatigués et ne pouvaient pas marcher. Don Rua avait retroussé les manches de sa soutane et travaillait plus fort que tous les autres. Il prenait même les jeunes deux par deux et les lançait en l'air sur la côte, sur laquelle ils tombaient sur leurs pieds, puis

couraient allègrement de-ci de-là. Don Cagliero et Don Francesia parcouraient les rangs en criant :

– Courage ! En avant, en avant, courage !

En peu de temps, ces troupes de jeunes atteignirent le sommet de la côte. Don Bosco était monté à son tour et dit :

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Et la voix ajouta :

– Tu dois franchir avec tes jeunes ces dix collines que tu vois devant toi l'une après l'autre.

– Mais comment tous ces jeunes, si petits et si délicats, pourront-ils supporter un si long voyage ?

– On portera ceux qui ne pourront pas aller avec leurs jambes, lui répondit-on.

Et voici qu'à l'une des extrémités de la colline on vit apparaître et monter un chariot magnifique. Il est impossible de le décrire, tant il était beau, mais on peut tout de même en dire quelque chose. Il était triangulaire et avait trois roues qui se déplaçaient dans toutes les directions. Des trois angles partaient trois perches qui se rejoignaient en un point au-dessus du char, formant une sorte de tonnelle. Sur ce point de jonction s'élevait un magnifique étendard sur lequel était écrit en grosses lettres : *Innocentia*. Il y avait aussi une bande qui faisait le tour du chariot, marquant le bord et portant l'inscription : *Adjutorio Dei Altissimi Patris et Filii et Spiritus Sancti* (sous la protection du Dieu Très-Haut, Père et Fils et Saint-Esprit).

Le chariot, resplendissant d'or et de pierres précieuses, s'avança et s'arrêta au milieu des jeunes. Au commandement, beaucoup d'enfants montèrent dessus. Ils étaient 500. Cinq cents sur plusieurs milliers étaient encore innocents.

Après les avoir placés sur le chariot, Don Bosco réfléchissait à la direction à prendre, lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui une route large et facile, mais toute semée d'épines. Soudain apparurent six jeunes qui étaient morts à

l'Oratoire ; Ils étaient vêtus de blanc et portaient une autre belle bannière sur laquelle était écrit : *Poenitentia*. Ils allèrent se placer à la tête de toutes ces phalanges de jeunes qui allaient commencer la marche à pied. On donna alors le signal du départ. Beaucoup de prêtres se mirent au timon du chariot qui, tiré par eux, se met en marche. Les six vêtus de blanc le suivent. Derrière eux, tout le reste de la multitude. Sur une musique magnifique et inexprimable, les jeunes qui se trouvaient sur le char entonnent le psaume *Laudate pueri Dominum* (Louez Dieu, vous les petits, Ps 113, 1).

Don Bosco marchait, enivré par cette musique céleste, lorsqu'il se souvint de se retourner pour voir si tous les jeunes l'avaient suivi. Mais quel spectacle douloureux ! Beaucoup étaient restés dans la vallée, beaucoup avaient rebroussé chemin. Brisé par la douleur, il décida de reprendre le chemin parcouru pour essayer de persuader les jeunes qui s'étaient découragés et les aider à le suivre. Mais on le lui interdit d'une façon absolue. Il s'écria :

– Mais ces pauvres petits sont en train de se perdre !

On lui répondit :

– Tant pis pour eux. Ils ont été appelés comme les autres, et ils n'ont pas voulu te suivre. Ils ont vu le chemin qu'ils devaient prendre, et cela suffit.

Don Bosco voulut répondre, il pria, il supplia. Tout fut inutile.

– L'obéissance est pour toi aussi ! – lui dit-on. Et il dut continuer son chemin.

La douleur n'était pas encore apaisée qu'un autre triste incident se produisit. Beaucoup de jeunes parmi ceux qui se trouvaient sur le chariot étaient tombés à terre l'un après l'autre. Sur 500, il en restait à peine 150 sous la bannière de l'innocence.

Le cœur de Don Bosco fut pris d'une détresse insupportable. Espérant que ce n'était là qu'un rêve, il fit tout son possible pour se réveiller, mais se rendit compte que c'était une terrible réalité. Il battait des mains et

entendait le bruit ; il gémissait et entendait son gémissement se répercuter dans la pièce ; il voulait chasser ce terrible fantôme, mais il ne pouvait pas.

– Ah, mes chers jeunes ! s'exclamait-il à cet instant, en racontant son rêve. J'ai connu et j'ai vu ceux qui sont restés dans la vallée, ceux qui ont fait demi-tour ou qui sont tombés du chariot ! Je vous ai tous connus. Mais ne doutez pas, je ferai tout mon possible pour vous sauver. Beaucoup d'entre vous, que j'ai invités à se confesser, n'ont pas répondu à l'appel ! Par pitié, sauvez vos âmes.

Beaucoup de jeunes parmi ceux qui étaient tombés du chariot étaient allés se placer au fur et à mesure dans les rangs de ceux qui marchaient derrière la deuxième bannière. Pendant ce temps, la musique du chariot devenait si douce qu'elle finit par vaincre la douleur de Don Bosco. On avait déjà franchi sept collines et après avoir atteint la huitième, la troupe entra dans un endroit merveilleux où ils s'arrêtèrent pour se reposer un peu. Les maisons y étaient d'une richesse et d'une beauté indescriptibles.

Don Bosco s'adressa aux jeunes de cette région en ajoutant :

– Je vous dirai avec sainte Thérèse ce qu'elle a dit des choses du paradis : ce sont des choses qu'on dévalue quand on en parle, parce qu'elles sont si belles qu'il est inutile de s'efforcer de les décrire. Je me contenterai donc de remarquer que les montants des portes de ces maisons semblaient être faits à la fois d'or, de cristal et de diamant, provoquant la surprise, le plaisir de l'œil et la joie. Les champs étaient remplis d'arbres sur lesquels on voyait à la fois des fleurs, des boutons, des fruits mûrs et des fruits verts. C'était un magnifique enchantement.

Les jeunes allèrent partout de-ci de-là, les uns pour une chose, les autres pour une autre, car ils avaient une grande curiosité ainsi qu'une grande envie des fruits.

C'est dans ce village que le jeune de Casale rencontra Don Bosco et eut un long dialogue avec lui. Don Bosco et le jeune se souvenaient parfaitement des questions

posées et des réponses reçues. Singulière combinaison de deux rêves.

Une autre surprise étrange attendait ici Don Bosco. Ses jeunes lui apparurent soudain devenus vieux, sans dents, le visage plein de rides, les cheveux blancs, courbés, boitant, appuyés sur leur bâton. Don Bosco s'étonnait de cette métamorphose, mais la voix lui dit :

– Tu t'étonnes ? Mais tu dois savoir que ce n'est pas depuis quelques heures que tu as quitté la vallée, mais depuis des années et des années. C'est cette musique qui a fait que ton voyage t'a paru court. Comme preuve, regarde ta physionomie et tu sauras que je dis la vérité. – Et on lui présenta un miroir. Il se regarda dans le miroir et vit qu'il avait l'air d'un vieil homme, avec un visage ridé et des dents mauvaises et peu nombreuses.

Entre-temps, le groupe se remit en route et les jeunes demandaient de temps en temps à s'arrêter pour voir des choses nouvelles. Mais Don Bosco leur disait :

– Allez, allez. Nous n'avons besoin de rien, nous n'avons pas faim, nous n'avons pas soif, allons.

(Au loin, sur la dixième colline apparut une lumière qui augmentait comme si elle sortait d'une porte merveilleuse). Puis le chant reprit, mais d'une beauté telle qu'on ne peut l'entendre et la goûter qu'au Paradis. Ce n'était pas une musique instrumentale et elle ne ressemblait pas à des voix humaines. C'était une musique impossible à décrire. La jubilation qui inonda l'âme de Don Bosco fut tel qu'il se réveilla et se retrouva dans son lit.

Don Bosco expliqua son rêve de la manière suivante :

– La vallée est le monde. La grande côte représente les obstacles pour s'en détacher. – Le chariot, vous le comprenez. – Les troupes de jeunes à pied sont les jeunes qui ont perdu leur innocence et se sont repentis de leurs fautes.

Don Bosco ajouta que les 10 collines représentaient les 10 commandements de la loi de Dieu, dont

l'observance conduit à la vie éternelle.

Puis il ajouta que, s'il le fallait, il était prêt à dire confidentiellement à certains jeunes ce qu'ils faisaient dans le rêve, s'ils étaient restés dans la vallée ou s'ils étaient tombés du chariot.

Quand il descendit du pupitre, l'élève Ferraris Antonio s'approcha de lui et lui raconta – nous étions présents et nous avons entendu parfaitement ses paroles – qu'il avait rêvé la veille au soir qu'il était en compagnie de sa mère, qui lui avait demandé s'il rentrerait à la maison à Pâques pour les vacances. Il lui avait répondu qu'il irait au paradis avant Pâques. Puis, en confidence, il dit encore quelques mots à l'oreille de Don Bosco. Ferraris Antonio mourut le 16 mars 1865.

Quant à nous, nous avons immédiatement mis le rêve par écrit, et le soir même du 22 octobre 1864, nous avons ajouté à la fin la note suivante. « Je tiens pour certain que Don Bosco a tenté de dissimuler avec ses explications ce qui est le plus surprenant dans le rêve, du moins dans certains de ses détails. L'explication des dix commandements ne me satisfait pas. La huitième colline sur laquelle Don Bosco fait une halte, et où il se voit comme dans un miroir tellement vieilli, je crois que cela indique que la fin de sa vie arrivera après ses soixante-dix ans. L'avenir nous le dira ».

Ce futur est donc maintenant du passé, et nous sommes confirmés dans notre opinion. Le rêve indiquait à Don Bosco la durée de sa vie. Comparons ce rêve avec celui de la Roue, que nous n'avons pu connaître que quelques années plus tard. Chaque tour de la Roue représente dix ans ; il en va de même, semble-t-il, dans les déplacements de colline en colline. Chacune des dix collines représente dix ans, et ensemble elles signifient cent ans, le maximum de la vie d'un homme. Or nous voyons Don Bosco encore enfant commencer sa mission parmi ses camarades des Becchi pendant la première décennie et entreprendre ainsi son voyage. Il parcourt entièrement les sept collines, c'est-à-dire les sept collines dans leur totalité, c'est-à-dire sept décennies, ce qui

signifie qu'il atteindra soixante-dix ans. Il gravit la huitième colline et s'arrête ; il voit des maisons et des champs merveilleusement beaux, c'est-à-dire sa Pieuse Société rendue grande et féconde par l'infinie bonté de Dieu. Il a encore un long chemin à parcourir sur la huitième colline et il repart, mais il n'atteint pas la neuvième, parce qu'il se réveille. De fait, il n'acheva pas la huitième décennie en mourant à l'âge de 72 ans et 5 mois.

Qu'en pense le lecteur ? Nous ajouterons que le lendemain soir, Don Bosco nous interrogea sur ce que nous pensions du rêve. Nous lui avons répondu qu'il ne concernait pas seulement les jeunes, mais qu'il indiquait aussi l'expansion de la Pieuse Société dans le monde entier.

– Mais quoi ? répliqua un de nos confrères ; nous avons déjà les collèges de Mirabello et de Lanzo et on en ouvrira sans doute quelques autres dans le Piémont. Que veux-tu de plus ?

– Non, l'avenir que le rêve nous annonce sera bien autre chose.

Et Don Bosco, en souriant, approuva notre conviction.

(1864, MB VII, 796-802)

Joseph-Auguste Arribat : un Juste parmi les Nations

1. Profil biographique

Le vénérable Joseph Auguste Arribat est né le 17 décembre 1879 à Trédou (Rouergue – France). La pauvreté de sa famille oblige le jeune Auguste à ne commencer ses études secondaires à l'oratoire salésien de Marseille qu'à l'âge de 18 ans. En raison de la situation politique du début du

siècle, il commence la vie salésienne en Italie et reçoit la soutane des mains du bienheureux Michel Rua. De retour en France, il commence, comme tous ses confrères, la vie salésienne dans une semi-clandestinité, d'abord à Marseille puis à La Navarre, les deux maisons salésiennes fondées par Don Bosco en 1878.

Ordonné prêtre en 1912, il est appelé sous les drapeaux pendant la Première Guerre mondiale et travaille comme infirmier brancardier. Après la guerre, le père Arribat a continué à travailler intensivement à La Navarre jusqu'en 1926, après quoi il est parti comme catéchiste à Nice où il est resté jusqu'en 1931. Il retourne à La Navarre en tant que directeur et en même temps responsable de la paroisse Saint-Isidore dans la vallée de Sauvebonne. Ses paroissiens l'appellent « le saint de la vallée ».

À la fin de sa troisième année, il est envoyé à Morges, dans le canton de Vaud, en Suisse. Il reçoit ensuite trois mandats successifs de six ans chacun, d'abord à Millau, puis à Villemur et enfin à Thonon dans le diocèse d'Annecy. Sa période la plus dangereuse et la plus riche en grâces est sans doute son affectation à Villemur pendant la Seconde Guerre mondiale. De retour à La Navarre en 1953, le père Arribat y reste jusqu'à sa mort, le 19 mars 1963.

2. Profondément homme de Dieu

Homme du devoir quotidien, rien n'était secondaire pour lui, et tout le monde savait qu'il se levait très tôt pour nettoyer les toilettes des élèves et la cour. Devenu directeur de la maison salésienne, et voulant faire son devoir jusqu'au bout et à la perfection, par respect et amour des autres, il finissait souvent ses journées très tard, écourtant ses heures de repos. Par contre, il était toujours disponible, accueillant pour tous, sachant s'adapter à chacun, qu'il s'agisse des bienfaiteurs et des grands propriétaires, ou des employés de la maison, gardant un souci permanent pour les novices et les confrères, et surtout pour les jeunes qui lui étaient confiés.

Ce don total de soi s'est manifesté jusqu'à l'héroïsme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il n'a pas hésité à accueillir des familles et des jeunes juifs, s'exposant ainsi au grave risque d'indiscrétion ou de dénonciation. Trente-trois ans après sa mort, ceux qui ont été directement témoins de son héroïsme ont reconnu la valeur de son courage et le sacrifice de sa vie. Son nom est inscrit à Jérusalem, où il a été officiellement reconnu comme un « Juste parmi les nations ».

Il a été reconnu par tous comme un véritable homme de Dieu, qui a fait « tout par amour, et rien par force », comme le disait saint François de Sales. Voilà le secret d'un rayonnement dont il n'a peut-être pas lui-même mesuré toute l'ampleur.

Tous les témoins ont noté la foi vivante de ce serviteur de Dieu, homme de prière, sans ostentation. Sa foi était la foi rayonnante d'un homme toujours uni à Dieu, d'un véritable homme de Dieu, et en particulier d'un homme de l'Eucharistie.

Lorsqu'il célébrait la messe ou lorsqu'il priait, il émanait de sa personne une sorte de ferveur qui ne pouvait pas passer inaperçue. Un confrère a déclaré : « En le voyant faire son grand signe de croix, tout le monde ressentait un rappel opportun de la présence de Dieu. Son recueillement à l'autel était impressionnant ». Un autre salésien se souvient qu' »il faisait ses genuflexions à la perfection avec un courage, une expression d'adoration qui conduisait à la dévotion ». Le même ajoutait : « Il a renforcé ma foi ».

Sa vision de la foi transparaissait dans le confessionnal et dans les conversations spirituelles. Il communiquait sa foi. Homme d'espérance, il s'en remettait toujours à Dieu et à sa Providence, gardant le calme dans la tempête et répandant partout un sentiment de paix.

Cette foi profonde s'est encore affinée en lui au cours des dix dernières années de sa vie. Il n'avait plus de responsabilités et ne pouvait plus lire facilement. Il ne vivait que de l'essentiel et en témoignait avec simplicité en

accueillant tous ceux qui savaient bien que sa demi-cécité ne l'empêchait pas de voir clair dans leur cœur. Au fond de la chapelle, son confessionnal était un lieu assiégé par les jeunes et les voisins de la vallée.

3. « Je ne suis pas venu pour être servi... »

L'image que les témoins ont conservée du Père Auguste est celle du serviteur de l'Évangile, mais au sens le plus humble. Balayer la cour, nettoyer les toilettes des élèves, faire la vaisselle, soigner et veiller les malades, bêcher le jardin, ratisser le parc, décorer la chapelle, attacher les chaussures des enfants, les coiffer, rien ne lui répugnait et il était impossible de le détourner de ces humbles exercices de charité. Le « bon père » Arribat, était plus généreux en actes concrets qu'en paroles : il donnait volontiers sa chambre au visiteur occasionnel, qui risquait d'être moins bien logé que lui. Sa disponibilité était permanente, de tous les instants. Son souci de propreté et de pauvreté digne ne le laissait pas tranquille, car la maison devait être accueillante. Homme de contact facile, il profitait de ses longues marches pour saluer tout le monde et dialoguer, même avec les « mangeurs de curés ».

Le père Arribat a vécu plus de trente ans à Navarre, dans la maison que Don Bosco lui-même a voulu placer sous la protection de saint Joseph, chef et serviteur de la Sainte Famille, modèle de foi dans le silence et la discrétion. Par sa sollicitude pour les besoins matériels de la maison et par sa proximité avec toutes les personnes vouées au travail manuel, paysans, jardiniers, ouvriers, bricoleurs, gens de cuisine ou de buanderie, ce prêtre faisait penser à saint Joseph, dont il portait aussi le nom. Et n'est-il pas mort le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph ?

4. Un authentique éducateur salésien

« La Providence m'a confié de façon particulière le soin des enfants », disait-il pour résumer sa vocation spécifique de salésien, disciple de Don Bosco, au service des

jeunes, notamment les plus démunis.

Extérieurement, le père Arribat n'avait aucune des qualités particulières qui en imposent facilement aux jeunes. Ce n'était pas un grand sportif, ni un intellectuel brillant, ni un beau parleur qui attirait les foules, ni un musicien, ni un homme de théâtre ou de cinéma, rien de tout cela ! Comment expliquer l'influence qu'il exerçait sur les jeunes ? Son secret n'était autre que ce qu'il avait appris de Don Bosco, qui avait conquis son petit monde avec trois choses considérées comme fondamentales dans l'éducation de la jeunesse : la raison, la religion et l'amour bienveillant. En tant que « père et maître de la jeunesse », il savait parler le langage de la raison avec les jeunes, motiver, expliquer, persuader, convaincre ses élèves, en évitant les impulsions de la passion et de la colère. Il plaçait la religion au centre de sa vie et de son action, non pas dans le sens d'une imposition forcée, mais dans le témoignage lumineux de sa relation avec Dieu, Jésus et Marie. Quant à l'amour bienveillant avec lequel il a conquis le cœur des jeunes, il convient de rappeler à propos du serviteur de Dieu ce que saint François de Sales a dit : « On attrape plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre ».

Le témoignage de Don Pietro Ricaldone, futur successeur de Don Bosco, qui écrivait après sa visite canonique en 1923-1924, fait particulièrement autorité : « Le père Arribat Augusto est catéchiste, confesseur et lit les notes de conduite ! C'est un saint confrère. Seule sa bonté peut rendre ses différents devoirs moins incompatibles ». Puis il répète son éloge : « C'est un excellent confrère, un peu fragile de santé. Grâce à ses bonnes manières, il jouit de la confiance des jeunes gens plus âgés qui vont presque tous vers lui ».

Une chose frappante était le respect presque cérémonieux qu'il témoignait à tout le monde, mais surtout aux enfants. À un petit bonhomme de huit ans, il donnait le nom de « Monsieur ». Une dame témoigne : « Il respectait tellement l'autre que celui-ci était presque obligé de s'élever à la

dignité qui lui était accordée en tant qu'enfant de Dieu, et tout cela sans même parler de religion ».

Visage ouvert et souriant, ce fils de saint François de Sales et de Don Bosco ne gênait personne. Si la minceur de sa personne et son ascétisme rappelaient le saint curé d'Ars et Don Rua, son sourire et sa douceur étaient typiquement salésiens. Comme l'a dit un témoin : « C'était l'homme le plus naturel du monde, plein d'humour, spontané dans ses réactions, jeune de cœur ».

Ses paroles, qui n'étaient pas celles d'un grand orateur, étaient efficaces parce qu'elles émanaient de la simplicité et de la ferveur de son âme.

Un de ses anciens élèves témoigne : « Dans nos têtes d'enfants, dans nos conversations d'enfants, après avoir entendu les récits de la vie de Jean-Marie Vianney, nous nous représentions le Père Arribat comme s'il était pour nous le Saint Curé d'Ars. Les heures de catéchisme, présenté dans un langage simple mais vrai, étaient suivies avec beaucoup d'attention. Pendant la messe, les bancs du fond de la chapelle étaient toujours pleins. Nous avons l'impression de rencontrer Dieu dans sa bonté et cela a marqué notre jeunesse ».

5. Le père Arribat, un écologiste ?

Voici un trait original qui vient compléter le portrait de ce personnage apparemment ordinaire. Il était considéré presque comme un écologiste avant la lettre. Petit agriculteur, il avait appris à aimer et à respecter profondément la nature. Ses compositions de jeunesse sont pleines de fraîcheur et d'observations très fines, avec une touche de poésie. Il partageait spontanément les travaux de ce monde rural, où il vécut une grande partie de sa longue vie.

Parlant de son amour pour les animaux, combien de fois a-t-on vu « le bon père, une boîte sous le bras, pleine de mie de pain, faire laborieusement le chemin du réfectoire à ses colombes à petits pas très pénibles ». Fait incroyable pour ceux qui n'ont pas vu, raconte la personne qui a assisté

à la scène, les colombes, dès qu'elles l'apercevaient, s'avançaient vers la grille comme pour lui souhaiter la bienvenue. Il ouvrait la cage et immédiatement elles venaient à lui, certaines se tenant sur ses épaules. « Il leur parlait avec des expressions dont je ne me souviens pas, c'était comme s'il les connaissait toutes. Lorsqu'un jeune garçon lui apporta un bébé moineau qu'il avait pris dans le nid, il lui dit : « Tu dois lui donner la liberté ». On raconte aussi l'histoire d'un chien-loup assez féroce, qu'il était le seul à pouvoir apprivoiser, et qui est venu se coucher à côté de son cercueil après sa mort.

Ce rapide profil spirituel du Père Arribat nous a rappelé quelques traits des visages de saints dont il se sentait proche : la bonté aimante de Don Bosco, l'ascétisme de Don Rua, la douceur de saint François de Sales, la piété sacerdotale du saint curé d'Ars, l'amour de la nature de saint François d'Assise et le travail constant et fidèle de saint Joseph.

Vénéérable Octavio Ortiz Arrieta Coya, évêque

Octavio Ortiz Arrieta Coya, né à Lima, au Pérou, le 19 avril 1878, fut le premier salésien péruvien. Jeune homme, il se forma comme charpentier, mais le Seigneur l'appela à une mission plus élevée. Il prononça sa première profession salésienne le 29 janvier 1900 et fut ordonné prêtre en 1908. En 1922, il fut consacré évêque du diocèse de Chachapoyas, charge qu'il occupa avec dévouement jusqu'à sa mort, survenue le 1er mars 1958. Il refusa par deux fois la nomination au siège plus prestigieux de Lima, préférant rester proche de son peuple. Pasteur infatigable, il parcourut tout le diocèse pour

connaître personnellement les fidèles et promu de nombreuses initiatives pastorales pour l'évangélisation. Le 12 novembre 1990, sous le pontificat de Saint Jean-Paul II, sa cause de canonisation fut ouverte, et il reçut le titre de Serviteur de Dieu. Le 27 février 2017, le pape François a reconnu ses vertus héroïques, le déclarant Vénérable.

Le Vénérable Mgr Ottavio Ortiz Arrieta Coya a passé la première partie de sa vie comme garçon de l'oratoire, étudiant, puis est devenu lui-même salésien, engagé dans les œuvres des Fils de Don Bosco au Pérou. Il fut le premier salésien formé dans la première maison salésienne du Pérou, fondée à Rimac, un quartier pauvre, où il apprit à vivre une vie austère de sacrifice. Après des premiers salésiens arrivés au Pérou en 1891, il a connu l'esprit de Don Bosco et le système préventif. En tant que salésien de la première génération, il apprit que le service et le don de soi seraient l'horizon de sa vie ; c'est pourquoi, étant encore jeune salésien, il assumait d'importantes responsabilités, telles que l'ouverture de nouvelles œuvres et la direction d'œuvres existantes, faisant tout avec simplicité, esprit de sacrifice et dévouement total aux pauvres.

Il vécut la deuxième partie de sa vie, à partir du début des années 1920, comme évêque de Chachapoyas, un immense diocèse, sans évêque depuis des années, où les conditions prohibitives du territoire s'ajoutaient à une certaine fermeture, surtout dans les villages les plus éloignés. Là, son champ d'apostolat avec tous ses défis était immense. Ortiz Arrieta était d'un tempérament vif, habitué à la vie communautaire ; il était en outre d'un esprit très exigeant, au point d'être appelé « pécadito » dans ses jeunes années, pour son exactitude à détecter ses défauts et ceux des autres et à s'en corriger. Il possédait également un sens inné de la rigueur et du devoir moral. Les conditions dans lesquelles il a dû exercer son ministère épiscopal étaient pourtant diamétralement opposées aux siennes : solitude et impossibilité de partager la vie salésienne et sacerdotale,

malgré ses demandes répétées et presque suppliantes à sa Congrégation ; nécessité de tempérer sa rigueur morale avec une fermeté de plus en plus souple et presque désarmée ; exigeante conscience morale continuellement mise à l'épreuve par la superficialité et la tiédeur de la part de certains collaborateurs moins héroïques que lui, et d'un peuple de Dieu qui savait s'opposer à l'évêque quand sa parole devenait une dénonciation de l'injustice et un diagnostic des maux spirituels. Le chemin du Vénérable vers la plénitude de la sainteté, dans l'exercice des vertus, fut donc marqué par des épreuves, des difficultés et le besoin continu de convertir son regard et son cœur, sous l'action de l'Esprit.

Si nous trouvons certainement dans sa vie des épisodes que l'on peut définir comme héroïques au sens strict, nous devons aussi, et peut-être surtout, souligner les moments de son parcours vertueux où il aurait pu agir différemment, mais ne l'a pas fait ; céder au découragement, alors qu'il renouvela son espérance ; se contenter d'une grande charité, alors qu'il se montra pleinement disposé à exercer cette charité héroïque qu'il a pratiquée avec une fidélité exemplaire pendant plusieurs dizaines d'années. Lorsque, à deux reprises, on lui proposa un changement de siège, et dans le second cas, le siège primatial de Lima, il décida de rester parmi ses pauvres, ceux dont personne ne voulait, vraiment à la périphérie du monde, dans le diocèse qu'il avait toujours épousé et aimé tel qu'il était, en s'engageant de tout cœur à le rendre un peu meilleur. Il fut un pasteur « moderne » dans son style de présence et dans l'utilisation de moyens d'action tels que l'associationnisme et la presse. Homme au tempérament décidé et ferme dans ses convictions de foi, Mgr Ortiz Arrieta a certainement utilisé ses dons de chef, mais sans jamais manquer au respect et à la charité, dont il fit preuve avec une extraordinaire constance.

Bien qu'il ait vécu avant le Concile Vatican II, la manière dont il a planifié et réalisé la tâche pastorale qui lui été confiée est toujours d'actualité : pastorale des vocations, soutien concret de ses séminaristes et de ses

prêtres ; formation catéchétique et humaine des plus jeunes, pastorale des familles qui lui a permis de rencontrer des couples mariés en crise ou des couples non mariés réticents à régulariser leur union. Mgr Ortiz Arrieta n'éduquait pas seulement à travers son action pastorale concrète, mais par son comportement même, par sa capacité à discerner par lui-même, avant tout, ce que signifie et ce qu'implique le renouvellement de la fidélité au chemin parcouru. Il a vraiment persévéré dans la pauvreté héroïque, dans la force d'âme au milieu de toutes les épreuves de la vie et dans la fidélité radicale au diocèse qui lui avait été confié. Humble, simple, toujours serein, entre le sérieux et la douceur. La douceur de son regard laissait transparaître toute la tranquillité de son esprit. Tel fut le chemin de sainteté qu'il parcourut.

Les belles caractéristiques que ses supérieurs salésiens avaient trouvées en lui avant son ordination sacerdotale en le décrivant comme une « perle salésienne » et en louant son esprit de sacrifice, sont revenues comme une constante tout au long de sa vie, y compris épiscopale. En effet, on peut dire qu'Ortiz Arrieta s'est « fait tout à tous, pour en sauver quelques-uns à tout prix » (1 Cor 9, 22). Il fut autoritaire avec les autorités, simple avec les enfants, pauvre parmi les pauvres, doux avec ceux qui l'insultaient ou essayaient de le délégitimer par ressentiment, toujours prêt à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à vaincre le mal par le bien (cf. Rm 12, 21). Toute sa vie a été dominée par la primauté du salut des âmes. Il voulait que cette priorité soit aussi celle de ses prêtres, dont il essaya de combattre la tentation du repli sur une sécurité facile ou de la recherche de positions plus prestigieuses, au lieu de s'engager dans le service pastoral. On peut vraiment dire qu'il a adopté un style de vie chrétienne au profil élevé, faisant de lui un pasteur qui a incarné la charité pastorale de manière originale, soucieux de la communion au sein du peuple de Dieu, proche des plus nécessiteux, vrai témoin d'une vie de pauvreté évangélique.

Le syndrome de Philippe et celui d'André

Dans le récit de l'Évangile de Jean, chapitre 6, versets 4-14, qui présente la multiplication des pains, nous trouvons certains détails sur lesquels je m'attarde un peu longuement chaque fois que je médite ou commente ce passage.

Tout commence lorsque, face à la « grande » foule affamée, Jésus invite les disciples à prendre la responsabilité de leur donner à manger.

Le premier de ces détails est la réaction de Philippe, qui affirme qu'il est impossible de répondre à cet appel en raison de la multitude présente. André, quant à lui, tout en faisant remarquer qu'« il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons », sous-estime ensuite cette même possibilité par un simple commentaire : « mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (v.9).

Je souhaite simplement partager avec vous, chers lecteurs et lectrices, comment nous, chrétiens, qui sommes appelés à partager la joie de notre foi, pouvons parfois être contaminés sans le savoir par le syndrome de Philippe ou celui d'André. Parfois même par les deux !

Dans la vie de l'Église, comme aussi dans la vie de la Congrégation et de la Famille Salésienne, les défis ne manquent pas et ne manqueront jamais. Notre vocation n'est pas de former un groupe de personnes où l'on cherche seulement à être bien, sans déranger et sans être dérangé. Ce n'est pas une expérience faite de certitudes préfabriquées. Faire partie du corps du Christ ne doit pas nous distraire ni nous éloigner de la réalité du monde, telle qu'elle est. Au contraire, cela nous pousse à être pleinement impliqués dans les événements de l'histoire humaine. Cela signifie avant tout regarder la

réalité non seulement avec nos yeux humains, mais aussi, et surtout, avec les yeux de Jésus. Nous sommes invités à répondre aux défis, guidés par l'amour qui trouve sa source dans le cœur de Jésus, c'est-à-dire vivre pour les autres comme Jésus nous l'enseigne et nous le montre.

Le syndrome de Philippe

Le syndrome de Philippe est subtil et c'est pourquoi il est aussi très dangereux. L'analyse que fait Philippe est juste et correcte. Sa réponse à l'invitation de Jésus n'est pas fautive. Son raisonnement suit une logique humaine très linéaire et sans défaut. Il regardait la réalité avec des yeux humains, avec un esprit rationnel et, en fin de compte, sans issue. Face à cette manière de procéder « raisonnable », l'affamé cesse de m'interpeller, le problème est le sien, pas le mien. Pour être plus précis à la lumière de ce que nous vivons quotidiennement : le réfugié aurait pu rester chez lui, il ne doit pas me déranger ; le pauvre et le malade se débrouillent seuls et il ne m'appartient pas de faire partie de leur problème, encore moins de leur trouver la solution. Voilà le syndrome de Philippe. C'est un disciple de Jésus, mais sa manière de voir et d'interpréter la réalité est encore figée, non remise en question, à des années-lumière de celle de son maître.

Le syndrome d'André

Vient ensuite le syndrome d'André. Je ne dis pas qu'il est pire que le syndrome de Philippe, mais il s'en faut de peu pour qu'il soit plus tragique. C'est un syndrome subtil et cynique : il voit une opportunité possible, mais ne va pas plus loin. Il y a une toute petite espérance, mais humainement, elle n'est pas réalisable. Alors on en vient à disqualifier aussi bien le don que le donateur. Et le donateur à qui, dans ce cas, échoit la « malchance », est un jeune garçon qui est simplement prêt à partager ce qu'il a !

Deux syndromes qui sont encore avec nous, dans l'Église et aussi parmi nous, pasteurs et éducateurs. Étouffer une petite

espérance est plus facile que de laisser place à la surprise de Dieu, une surprise qui peut faire éclore une espérance, même petite. Se laisser conditionner par des clichés dominants pour ne pas explorer des opportunités qui défient les lectures et interprétations réductrices, est une tentation permanente. Si nous ne faisons pas attention, nous devenons les prophètes et les exécuteurs de notre propre ruine. À force de rester enfermés dans une logique humaine, « académiquement » raffinée et « intellectuellement » qualifiée, l'espace pour une lecture évangélique devient de plus en plus limité, et finit par disparaître.

Lorsque cette logique humaine et horizontale est mise en crise, l'un des signes qu'elle suscite pour se défendre est celui du « ridicule ». Celui qui ose défier la logique humaine parce qu'il laisse entrer l'air frais de l'Évangile, sera couvert de ridicule, attaqué, tourné en dérision. Quand cela arrive, nous pouvons dire que nous sommes face à une voie prophétique. Les eaux sont agitées.

Jésus et les deux syndromes

Jésus dépasse les deux syndromes en « prenant » les pains considérés comme peu nombreux et par conséquent insignifiants. Jésus ouvre la porte à cet espace prophétique et de foi que nous sommes appelés à habiter. Face à la foule, nous ne pouvons pas nous contenter de faire des lectures et des interprétations autoréférentielles. Suivre Jésus implique d'aller au-delà du raisonnement humain. Nous sommes appelés à regarder les défis avec ses yeux. Quand Jésus nous appelle, il ne nous demande pas des solutions mais le don de tout nous-mêmes, avec ce que nous sommes et ce que nous avons. Le risque est que, face à son appel, nous restions immobiles, esclaves par conséquent de notre pensée et avides de ce que nous croyons posséder.

Ce n'est que dans la générosité fondée sur l'abandon à sa Parole que nous parvenons à recueillir l'abondance de l'action providentielle de Jésus. « Ils les ramassèrent et remplirent douze paniers de morceaux qui, des cinq pains d'orge, étaient

restés de ceux qui avaient mangé » (v.13). Le petit don du garçon fructifie de manière surprenante uniquement parce que les deux syndromes n'ont pas eu le dernier mot.

Le Pape Benoît commente ainsi ce geste du garçon : « Dans la scène de la multiplication, la présence d'un jeune garçon est également signalée, qui, face à la difficulté de nourrir tant de monde, met en commun le peu qu'il a : cinq pains et deux poissons. Le miracle ne se produit pas à partir de rien, mais d'un premier partage modeste de ce qu'un simple garçon avait avec lui. Jésus ne nous demande pas ce que nous n'avons pas, mais il nous fait voir que si chacun offre le peu qu'il a, le miracle peut toujours se reproduire : Dieu est capable de multiplier notre petit geste d'amour et de nous rendre participants de son don » (*Angélus, 29 juillet 2012*).

Face aux défis pastoraux que nous avons, face à tant de soif et de faim de spiritualité que les jeunes expriment, cherchons à ne pas avoir peur, à ne pas rester attachés à nos affaires, à nos façons de penser. Offrons-Lui le peu que nous avons, confions-nous à la lumière de sa Parole. Et que la Parole, et seulement elle, soit le critère permanent de nos choix et la lumière qui guide nos actions.

Photo : Miracle évangélique de la multiplication des pains et des poissons, vitrail de l'abbaye de Tewkesbury dans le Gloucestershire (Royaume-Uni), œuvre de 1888, réalisée par Hardman & Co.